But et CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

Dans ce nº : UN ARTICLE DE L'ABBÉ PISTRE

esse,
nols.

ues
ets.

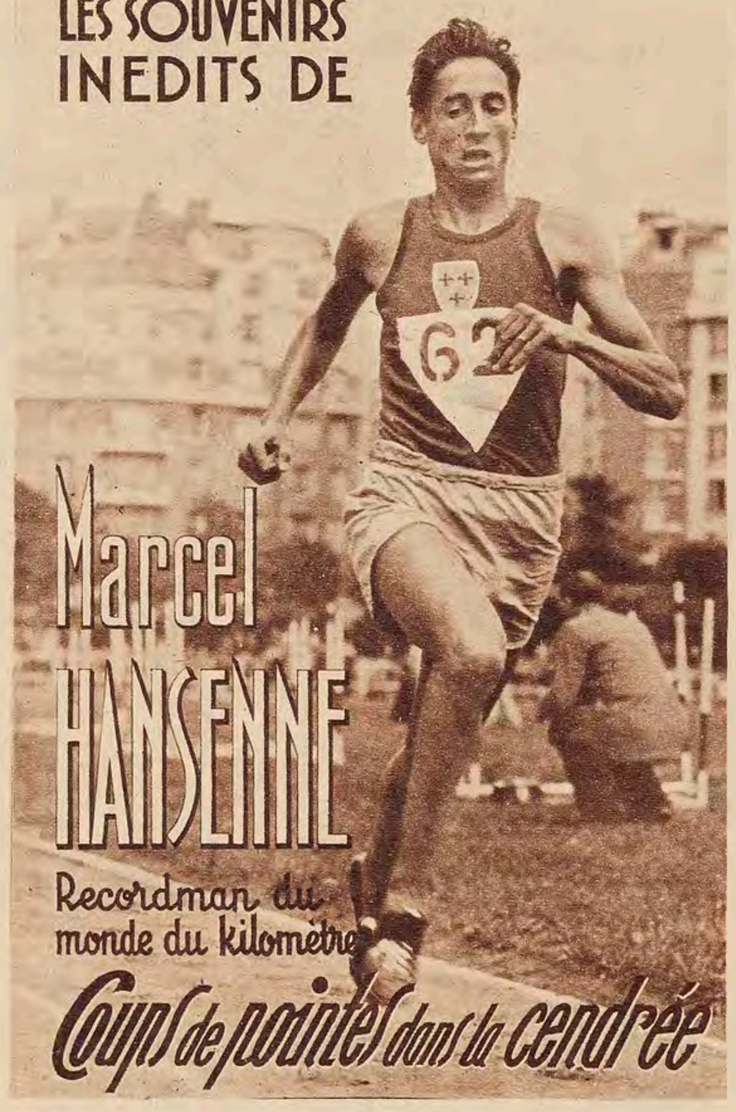
BORDEAUX N'EST PAS AU BOUT DE SES PEINES ET RENNES ESPÈRE ENCORE

A Marseille, les Rennais ont tenu tête aux Girondins, supérieurs sur le plan technique comme sur le plan athlétique : match nul, 2 buts à 2. Sur un corner, en faveur de Rennes, Doye soutient Garriga contre Grumelon et Sandreni (Ph. de notre env. sp. Albert Iorwitz).

30 francs
16 pages - Nº 341
Lundi
17 Mars 1952
Afrique du Nord, avion . .. .. fr. 35
Suisse .. .. .. 60 c.
Espagne .. pes. 6 »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LES SOUVENIRS INEDITS DE



Marcel HANSENNE

Recordman du monde du kilomètre

Coups de pointes dans la cendrée

ROCHARD, JOYE, BERTOLINO, MERCI DE M'AVOIR

métro me donnait une personnalité nouvelle. C'était loin pour aller à Lacretelle, mais le retour en était si délicieux. Gaston Meyer avait pour habitude en effet d'inviter, chaque mardi et chaque jeudi soir, « ses soldats ». Dans le taxi, s'établissait une grande intimité entre nous tous, puis c'étaient de passionnantes conversations sur l'athlétisme qui commençaient tôt et ne se terminaient que fort tard. Sans compter que le menu, très copieux, recevait des hommages qui remplissaient chaque fois le personnel d'admiration. Je ne crois pas que le patron de la Brasserie du Sentier, où l'on mangeait pour 18 francs — somme assez considérable à l'époque — ait jamais revu des mangeurs comparables à ce qu'étaient Prudent Joye, Winter et moi-même. Les terrines de pâté fondaient à vue d'œil, tandis que Gaston Meyer et Bernard Neuville nous regardaient, bouche bée. Quant au chef-cuisinier, il se dérangeait de temps à autre pour venir nous voir à l'œuvre. Un jour, il nous demanda des autographes... et je ne suis pas sûr que cette requête concernait nos qualités de coureurs à pied. Il était plus intéressé sans doute par notre appétit peu commun. C'était l'époque où nous mangions, à nous trois, autant que devaient le faire les frères Vernier, à eux deux, beaucoup plus tard. Comme quoi les records sont toujours battus.

L'APPARITION DE RUDOLF HARBIG.

A Lacretelle, où soufflait un air tout à fait « hellénique », matin calme et pur des dimanches, soirées douces et tranquilles des mardis et des jeudis, nous nous retrouvions, Pucistes et Catistes mélangés, pour rendre un même hommage à la course. Gaston Meyer me présenta un jour à un jeune homme, disciple tout comme lui d'Alfred Spitzer, dont j'entendais souvent parler. C'était André Cherrier, alors entraîneur du P.U.C., et je me souviens que l'esprit dont il faisait preuve finissait par grouper autour de lui tout un cercle d'admirateurs qui l'écoutaient parler avec délectation. C'est ainsi que se terminaient les séances d'entraînement, tandis que la nuit tombait tout doucement. N'étant point doué du point de vue poétique, j'ai de la peine à traduire en mots justes l'atmosphère alors unique du stade Lacretelle où il nous semblait baigner dans une lumière tout à fait particulière à cet endroit. Peut-être l'esprit merveilleux dans lequel pratiquaient les athlètes du P.U.C. et du C.A.F. donnait-il des ailes à notre imagination. Nous rejoignions les Grecs dans l'espace et dans le temps.

Au mois de mai, j'assistais à ma première grande réunion internationale d'athlétisme, y prenant personnellement part de manière très effacée (1.000 mètres en 2' 36"). J'admirais fort le sprinter allemand Borchmeyer, un colosse velu. Surpris sur 800 mètres : un jeune Allemand inconnu se jouait de Goix (notre orgueil d'alors), démarrait à mi-course et gagnait sans être inquiété. C'était un certain Rudolf Harbig, futur recordman du monde de la distance.

C'était l'époque où le P.U.C. avait de très bons coureurs sur 800 mètres. Faure, à présent industriel dans la région de Castres, semblait le plus doué de tous, mais il prenait toutes choses à la légère. Il y avait aussi Gardien, qui promettait beaucoup, mais finalement déçut, ne conservant, de ce qu'il avait laissé entrevoir au début, qu'une remarquable intelligence de course, laquelle lui est restée jusqu'à la fin de sa carrière. Plus impressionnant à première vue que Gardien était le long Pfanner, sur lequel André Cherrier fondait de gros espoirs. Tous trois, Faure, Pfanner, Gardien, semblaient promis au plus bel avenir, et l'on remarquait moins un jeune coureur à lunettes qui pourtant devait les battre tous : c'était Jacques Lévêque, futur second du 800 mètres des championnats d'Europe.

Lacretelle fut le berceau de ma carrière. Je m'y sentais pleinement heureux, côtoyant tant de grands champions, tels Joye, Mathiotte, Rochard, Faure, Bertolino, Dessus, et tant d'espoirs dont les noms étaient Etienne Lalou, Goy (un Puciste extraordinairement doué mais qui n'insista pas, au désespoir de Cherrier), Jacques André, Félix. De mon côté, je progressais, mais lentement. Trop d'insouciance à l'entraînement avait fini par lasser Jean Keller, mon premier conseiller. Un jour, j'oubliais d'apporter mes pointes, un autre c'était le survêtement. Bernard Neuville ne m'appelait plus autrement que « jeune chien ». Gaston Meyer, que le cas intéressait, prit alors en main le « jeune chien ».

Ce furent des années merveilleuses. Le président du C.A.F., M. Campbell-Wood, homme d'une très grande culture, était un guide aimé et respecté. Habitant Monte-Carlo — où il mène toujours une existence calme et retirée — il « montait » souvent à Paris, et c'était chaque fois un délicieux moment pour tous. J.-J. Lesur, Marcel Bossoutrot, dynamique à souhait, Bernard Neuville, Jean Keller et Gaston Meyer complétaient une équipe de dirigeants actifs, aimant l'athlétisme avec une très grande foi. Tous, ils rayonnaient.

3e DERRIÈRE GOIX ET NORMAND.

Durant cet été 1937 je ne devais obtenir mon premier résultat important qu'aux championnats de France. La rivalité, en ce temps-là, était très forte entre Robert Goix, du Racing, et Roger Normand, de l'U.A.I. Il s'ensuivit un 1.500 du tonnerre puisque l'on passa au kilomètre en 2' 36", temps inhabituel à l'époque. Je dis « on » à dessein car j'avais eu l'audace — et l'inconscience — de suivre ces deux seigneurs. Ils me lâchèrent tous deux, sans y faire spécialement attention, cent mètres plus loin, et je finis la course dans un état proche de l'épuisement. Bouhaud et Chatillon revenaient très fort, derrière moi. Mais trop tard pour m'empêcher de terminer troisième en 4' 3" 9/10. Normand avait gagné en 3' 55" 6/10. C'est l'année où Soustre gagna le 800 à la surprise générale, tandis que Roger Rochard abandonnait une nouvelle fois dans le 5.000. Après avoir quitté la piste, il me rejoignit sur la pelouse où j'étais allongé, et là se mit à sangloter éperdument, à mes côtés. Je ne sais quels dieux malfaisants détruisaient l'harmonie de sa course. Tout était mystère en Rochard depuis le jour où, encore enfant, il avait devancé à la course les plus fameux Finlandais. Au C.A.F., lorsque Rochard était victime de cette sorte de défaillance, nous ne savions que dire au juste. Et nous étions très malheureux.

Cette troisième place inespérée dans le 1.500 mètres national m'avait valu de figurer dans l'antichambre de l'équipe de France, puisque, selon le mécanisme toujours à l'honneur à présent, les deux premiers étaient sélectionnés comme titulaires, et le troisième comme remplaçant. En fait, je ne devais courir pour l'équipe de France qu'en 1939 — en compagnie de Paul Messner — mais j'avais déjà droit à un maillot que l'on me remettait avec largesse (c'était l'époque où le textile n'était pas trop cher). Entre temps, j'avais été muté de la Base de Dugny au Bataillon de l'Air 117. On trouvait dans cette dernière unité un grand nombre de sportifs de plus ou moins grande réputation : depuis Vassal (rugby), Nakache (natation) et Despeaux (boxe) jusqu'aux basketteurs Ambroise, Rousseaux (Racing), Granger et Georges (S.C.P.O.). Bon prince, Jean Despeaux nous donnait des leçons de boxe. Un jour il ne sut pas retenir à temps un petit crochet gauche qui m'arriva juste à la pointe du menton. Dans les huit jours qui suivirent je ne pus me nourrir que de purée très liquide, incapable que j'étais d'actionner mes mâchoires.

C'est en 1937 que je vis courir l'Anglais Wooderson pour la première fois, et je fus bien content de n'être que remplaçant, afin de l'admirer tout à mon aise. Ce

WOODERSON, HARBIG, LANZI M'ONT

PARMI les plus merveilleux moments de ma carrière, je range, sans hésiter, mon entrée au C.A.F. Je revois la lumière grise de ce dimanche d'octobre qui était celui de mon premier entraînement en commun avec mes nouveaux camarades de club. Roger Rochard avait promis de m'attendre vers dix heures à la Porte de Vincennes. Ensuite nous partirions ensemble en direction du stade Pershing, à Vincennes. J'arrivai très en retard, car je m'étais trompé de direction dans le métro, atterrissant, en premier lieu, Porte de Champerret. Par la suite, Bernard Neuville n'a cessé de prétendre que, pendant une assez longue période de temps, je dus acheter un nouveau billet de métro à chaque correspondance. Je m'inscris en faux, avec indignation, contre cette affirmation exagérée : en réalité, pareille chose ne m'est arrivée qu'une seule fois. Mais ce fut suffisant pour que la réputation m'en restât longtemps.

Enfin, après mes péripéties souterraines, je me trouvais à Pershing, piloté par Roger Rochard qui m'avait attendu patiemment, à ma grande confusion. Et l'instant d'après, je me dévêtais, tout tremblant d'émotion, dans le même vestiaire que le champion d'Europe. Il y avait là aussi Prudent Joye, Roger Vigneron, Winter, Jean Keller (dont l'air froid me glaçait; j'appris à connaître ensuite quel cœur d'or se cachait sous ces manières distantes), Jacques André, déjà superbe d'allure avec son fier profil d'aigle — le futur héros de guerre se devinait à tout moment — Joseph Bertolino, plein de cordialité, et d'autres encore que je ne connaissais pas, mais qui m'avaient dit bonjour comme si cela faisait des années que nous nous retrouvions dans ce même vestiaire. Très longtemps ces instants-là m'ont paru divins. C'était comme si j'étais admis à la cour des rois, et nul ne faisait sentir que j'étais le dernier arrivé. C'est pendant ces précieuses semaines que s'est faite mon éducation de champion. Non pas que je me mis brusquement à courir plus vite. C'est beaucoup plus important que cela. D'innombrables athlètes courent vite dans le monde, sans qu'il y en ait un grand profit pour l'humanité.

Ce que Roger Rochard, Joye, Bertolino et tous les autres m'apprirent est beaucoup plus qu'une émotion née d'une belle foulée. Ils m'apprirent la simplicité, et ce fut pour moi une merveilleuse révélation. Je me disais : si un jour je cours aussi bien que Roger Rochard, je tâcherai d'être comme lui pour tout le reste. Et cette pensée me suivit jusqu'à la fin de ma carrière. Peut-être lui ai-je parfois fait défaut. En tout cas je me suis toujours efforcé de lui être fidèle.

Militaire à Dugny, j'avais un long chemin à couvrir pour aller à Vincennes le dimanche, ou au stade Lacretelle en semaine, le soir. De Dugny à Lacretelle, qui est un stade situé à deux pas de la Porte de Versailles, j'avais une heure et demie de trajet, une fois bien en possession du réseau métropolitain. J'appris à courir dans les couloirs, à m'infiltrer de justesse dans les portillons juste avant qu'ils se referment, à ouvrir les portes un peu avant l'arrêt, à changer de direction sans consulter les panneaux, et je m'imaginais avoir déjà meilleur air. Il me semblait que plus d'habileté à me diriger dans le jour-là, Wooderson s'attaqua au record du monde tout simplement (ça arrive aussi aux Anglais). Mais il échoua dans sa tentative, après avoir couru le premier kilomètre en 2' 32", temps de passage qui nous semblait fabuleux (on était loin pourtant des 2' 27" de Haegg pour un 2.000 !). Comment Wooderson pouvait courir si vite me semblait un mystère, tant il paraissait chétif. Mais je devais apprendre plus tard quelle volonté prodigieuse animait ce petit bonhomme qui symbolisait si bien les qualités de sa race. Wooderson gagna le 1.500 de France-Angleterre en 3' 51" seulement, mais le temps était froid et peu propice à une tentative de record. Peu de temps après, c'est de Lanzi que je fis la connaissance. Il me fit plus d'impression encore que l'Allemand Harbig que j'avais vu courir au mois de mai. La façon dont il laissa Goix sur place dans le 800 mètres était absolument stupéfiante. C'est au cours de ce France-Italie que devait avoir lieu cette fameuse arrivée de 5.000 mètres, après un sprint farouchement disputé entre Lefèvre et Bevilacqua.

L'année 1938 ne fut pas fameuse. Je ne faisais pas preuve de beaucoup d'ardeur à l'entraînement (Gaston Meyer se montrait patient, fort heureusement) et le championnat de France fut une véritable catastrophe. Dans le 1.500 mètres, je terminai dixième, en 4' 10". C'était l'époque où Jacques Lévêque se hissait au premier plan, alors qu'il atteignait à peine sa vingt et unième année. Il était en fait notre seul véritable espoir. André Cherrier savait le guider comme il convenait, et comme Jacques Lévêque l'écoutait, il ne cessait de progresser. Nous nous entraînions ensemble, juste avant les championnats d'Europe, mais tout ce à quoi j'étais utile c'était de l'accompagner pendant 500 mètres lorsqu'il avait choisi de courir 1.000 mètres à l'entraînement. Je n'aurais pas pu faire plus, et les rares témoins de ces entraînements, Lévêque si aérien et moi si lourd derrière lui, étaient à cent lieues de supposer que nous étions à la veille de devenir rivaux.

Ces championnats d'Europe, déjà troublés par le fantôme de la guerre, furent un grand succès pour Lévêque qui termina deuxième du 800 derrière Harbig et devant Lanzi. Ils en furent un plus grand encore pour Prudent Joye qui triompha du Hongrois Kovacs dans le 400 haies, après une fin de course émotionnante. Une fois que Joye eût brisé le fil de laine, je m'aperçus que je tenais dans mes mains des lambeaux de papier. C'était le programme des championnats. Le soir de cette victoire, le C.A.F. se réunit derrière l'Opéra-Comique, où il avait pour habitude de le faire après chaque grand événement, et Jean-Jacques Lesur, conseiller de Prudent Joye, goûta à plusieurs vins comme il avait promis de le faire exceptionnellement si Prudent Joye triomphait. Il fallait une victoire européenne au moins pour décider cet ascète à rendre un hommage à Bacchus. L'effet en fut tel qu'en sortant du restaurant il se mit à sauter des haies imaginaires boulevard des Italiens. Ce fut un fameux moment.

JE BATS JACQUES LEVÊQUE.

Mon temps au régiment était fini. Je retournais à Tourcoing, enchanté de cette expérience de deux années dans la capitale, et tout autant déçu, car je n'avais pas réalisé en 1938 ce que 1937 laissait espérer. Je fus alors à deux doigts de tout laisser tomber. Réinstallé devant mes addi-

TROISIÈME DU CHAMPIONNAT DE FRANCE (1500) 1937, DERRIÈRE GOIX ET NORMAND, DÉÇU PAR LA SAISON 1938, JE COMBLE GASTON MEYER DE JOIE EN TRIOMPHANT DE LÉVÊQUE DANS LE KILOMÈTRE DE *L'AUTO*

RÉVÉLÉ LA SIMPLICITÉ !

tions, je faisais souvent un tour en arrière, et je m'en voulais d'avoir gâché stupidement ma deuxième année à Paris. A dire vrai, je n'eus pas le temps d'y songer longtemps car au mois de mars 1939 je fus rappelé sous les drapeaux. Et au mois d'avril commençait un nouvel acte : à Monaco, je gagnais le 400 mètres en 50" 2/10.

C'est à partir de ce jour-là que Gaston Meyer eut la certitude que je pouvais faire un bon coureur à pied. On était à la veille du classique kilomètre de l'« Auto ». Jacques Lévêque en partait naturellement grand favori : il était notre grande vedette du demi-fond.

Gaston Meyer pensait différemment. Ne me disait-il pas, quelques heures avant : « Crois-moi, tu peux gagner, en 2' 28", la course... »

Je ne le croyais pas. Jacques Lévêque, c'était quelqu'un, et moi, qu'étais-je ? Six mois auparavant, il aurait battu, sur 1.000 mètres, deux Hansenne se relayant. Je promis cependant de tenter ma chance. Au fond de moi-même je ne pouvais y croire. Vint le moment de la course. Raymond Marcillac aussi était là, bien que la distance fût un peu longue pour lui. Les premiers 600 mètres me parurent faciles. Et je m'apprêtais à passer en tête lorsque Lévêque brusquement démarra. Le temps de sauter dans sa foulée, et je me trouvais en deuxième position, tout heureux d'être au premier plan de la course. L'allure, cependant, peu à peu faiblissait et je sentais bien que Jacques Lévêque était surpris de me savoir derrière lui. La ligne droite approchait. Il est long le dernier virage de Jean-Bouin, mais ce jour-là il me parut court. J'avais hâte de tenter quelque chose, mais je n'osais pas le faire trop tôt. Finalement, je démarrai à 80 mètres de l'arrivée et je gagnai la course avec sept à huit mètres d'avance, en 2' 27".

Ce fut, dans les milieux de l'athlétisme, une assez grosse surprise. Jules Ladoumègue, qui était présent, me félicita et ses paroles firent dans mes oreilles une douce musique. Le soir, nous causâmes longtemps, Gaston Meyer, J.-J. Lesur et moi, car il venait de se passer quelque chose d'important, c'est du moins ce qu'ils disaient, et tous les projets étaient changés.

Chose curieuse, après ce kilomètre, Jacques Lévêque ne devait plus me battre. Une deuxième fois je le devançai au sprint, mais sur 800 mètres, au cours du match Paris-Province, en 1' 52" 9/10, après une course très facile. Il n'empêche que j'appréhendais fort le 800 du championnat de France, car je me doutais que les quatre coureurs du P.U.C. se coaliseraient contre moi. Cependant, je connaissais assez André Cherrier pour savoir qu'il n'userait d'aucune ficelle contraire à l'esprit sportif. Lévêque, Faure, Pfanner, Gardien étaient, eux aussi, au-dessus de cela. Ils étaient de la lignée des champions pleins de noblesse. Toutefois, pour éviter un encerclement légal, je décidai (ou plutôt Gaston Meyer décida) de courir tout ce 800 en tête. Je ne l'avais encore jamais fait. Risquant le tout pour le tout, je démarrai dès le coup de pistolet. Ce n'est qu'à 30 mètres du fil que Lévêque me rejoignit. J'avais encore assez de force pour accélérer une dernière fois. C'était trop pour Lévêque qui s'inclina en me disant sur la ligne d'arrivée : « Bravo, Marcel, tu as gagné... »

Cette phrase est restée en moi, car elle avait plus de prix que la victoire elle-même. J'avais fait un nouveau pas en avant dans la grandeur qui peut résulter d'une course lorsqu'elle est disputée loyalement. Ce fut une très belle minute.

FAIT RÊVER...

La semaine prochaine :

SOMBRES ANNÉES

Wooderson, champion d'Europe des 5.000 m. en 1946, fut un brillant spécialiste du demi-fond d'avant guerre.

1939 : Hansenne vient de remporter son premier titre national sur 800 m., en battant sur la ligne le Puciste Lévêque.

R. Rochard (à la corde), qui lutte ici avec Normand, eut une influence prépondérante sur la carrière d'Hansenne.

L'Allemand R. Harbig, qui battit le record du monde du 800 (1' 46" 6/10), n'a pas encore été égalé.

Marcel Hansenne (295), alors âgé de 19 ans, disputa son premier championnat de France en 1937. R. Normand (325), qui enlèvera le titre en 3' 55" 2/10, surveille Robert Goix (à l'extrême gauche), son adversaire le plus dangereux.

LES CROSSMEN SOVIÉTIQUES ÉTAIENT TROP FORTS POUR LEURS RIVAUX DE VINCENNES

Popov, recordman russe du 5.000 m., finit aisément.

Le cross de Vincennes a permis aux coureurs soviétiques d'affirmer leur supériorité sur leurs rivaux des fédérations travaillistes. Dès le départ, les Russes se détachaient, et ils ne firent qu'augmenter leur avance, produisant une belle impression.

Chez les femmes, Sopolava gagna très nettement.

PERIGUEUX ET VICHY VEDETTES DES " HUITIÈMES "

par Marcel de LABORDERIE

AVEC les huitièmes de finale, le championnat de France de rugby a connu une grande journée. Suivant la tradition, ces matches éliminatoires ne se sont pas déroulés sans surprise. C'est ainsi que, contre toute attente, le R.C. Vichy, annoncé toujours battu, est, une fois de plus, victorieux. Les Vichyssois ont, en effet, vaincu l'A.S. Béziers en réalisant un score très britannique, 14 à 12. Faut-il rappeler que cette équipe, qui joue avec tant d'esprit le rôle de trouble-fête, s'était classée première de sa poule de huit, puis encore première de sa poule de quatre ? Elle a peut-être réussi en accomplissant de véritables acrobaties, mais aujourd'hui sa performance n'en est pas moins belle. Elle s'est qualifiée pour les quarts de finale et sera, ainsi, appelée à jouer contre le F.C. Lourdes.

Une autre surprise est la défaite de l'A.S. Montferrand en face de Périgueux. Décidément, ces Montferrandais sont curieux. On les disait en grande forme, on les désignait même comme des outsiders du championnat de France et, suivant la tradition, ils trébuchent au moment où on s'y attend le moins ! Il faut du reste remarquer qu'il arrive, à Périgueux, ce qui caractérise le R.C. Vichy. C'est que Périgueux avait gagné sa poule de quatre et, sans aucun doute, on avait un peu mésestimé ses chances. Aujourd'hui, l'équipe se rappelle à notre attention et c'est ainsi qu'elle aura l'honneur de rencontrer Perpignan.

En dehors de ces deux surprises, les événements se sont déroulés, en général, dans l'ordre prévu, en ce sens que les favoris ont gagné. En particulier dans le grand match de la journée, qui avait pour théâtre le magnifique terrain de Lourdes, l'ardente équipe du Stade Montois a vaincu l'académique Stade Toulousain. Ce ne fut certes pas sans mal et le style classique des Toulousains avait, durant toute la seconde mi-temps, l'avantage sur celui, plus fantaisiste, des Montois. Ces derniers avaient pris un bon départ à la 13e minute de jeu, à la suite d'un essai marqué par l'avant Berrocq. Une contre-attaque amorcée des 22 mètres par le brillant arrière Artigas avait été poursuivie par les avants montois et s'était achevée dans les buts toulousains. Cinq minutes après, l'ailier Cazenave manquait encore un essai, mais non seulement il commettait la maladresse de laisser échapper la balle dans les buts toulousains, il avait aussi la malchance d'être victime d'une déchirure musculaire. A ce moment se situa le tournant de la partie, car le Stade Montois, réduit pratiquement à 14, dominé en avants, allait vivre sur sa maigre avance de 5 à 0.

Chez les Toulousains, Tignol fit merveille. Le demi d'ouverture Belloc, l'ailier Roux menèrent des attaques de classe. Mais Brouat, handicapé par une blessure à la hanche, ne put pas pousser son action à fond. Au surplus, l'arrière Monnereau était tellement irrégulier, tellement incertain, que les avants ne pouvaient plus avoir confiance en lui. Néanmoins, les Toulousains dominèrent en seconde mi-temps. Ils se retirèrent légitimement déçus par leur défaite, car ils jouèrent bien. Ils avaient produit un très bon rugby; pour avoir été trop académique, ce rugby a été tenu en échec par une défense vigilante.

Il s'est passé, pour Mazamet, ce qui est survenu au Stade Toulousain. On avait raison de redouter, pour les Mazamétains, dont le jeu est trop clair et bien ordonné, la manière vive, alerte, des Palois.

Pareillement, et toujours dans le même ordre, les Perpignanais, endiablés quand ils ont le vent en poupe, ont dominé largement le C.A. Béglais.

Le match Agen-Toulon et la rencontre Castres-Narbonne ont été des matches forcés. Qu'Agen ait gagné, cela était prévu, car l'équipe est plus jeune que celle des Toulonnais. Par contre, il fallut à Castres l'occasion pour prendre l'avantage sur Narbonne.

Enfin, l'équipe parisienne du P.U.C., à qui on n'accordait que peu de crédit, a eu le mérite d'opposer une fort bonne résistance au F.C. Lourdes, considéré comme la terreur du championnat.

1/4 DE FINALES (FEDERALE)

F. C. Lourdes-R. C. Vichy; Stade Montois-Castres Olympique; U. S. A. Perpignan-C. A. Périgueux; S. U. Agen-Section Paloise.

CHALLENGE RUTHERFORD

R. C. France-A. S. Bort; U. Montélimar-U.S. Carmaux; L. O. U.-Stade Lavelanet; U. S. Bergerac-S. C. Tulle.

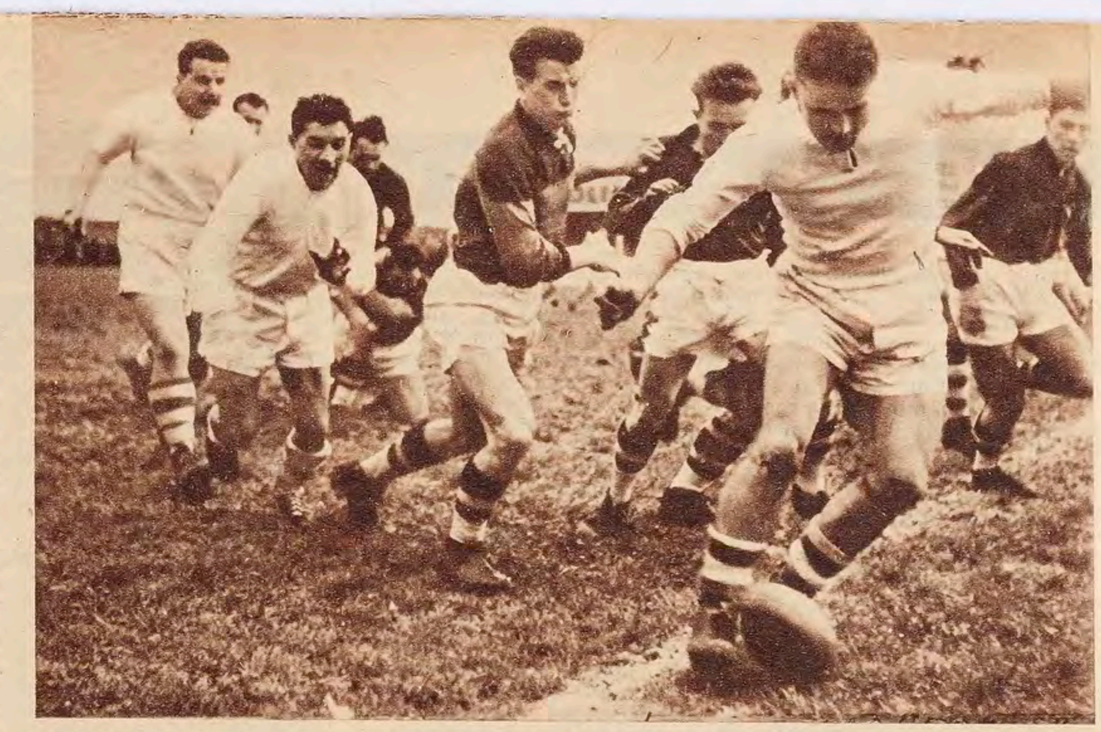
LES RÉSULTATS

1/8es DE FINALES (FEDERALE)

F. C. Lourdes b. P.U.C.	11-3
U.S.A. Perpignan b. C.A. Béglais	12-5
Stade Montois b. Stade Toulousain	5-0
Castres Olymp. b. R.C. Narbonne	3-0
Section Paloise b. S.C. Mazamet	11-3
C.A. Périgueux b. A.S. Montferrand	3-0
R.C. Vichy b. A.S. Béziers	14-12
S.U. Agen b. R.C. Toulon	9-3

CHALLENGE RUTHERFORD

L.O.U. b. U.S.A. Limoges	16-3
U.S.A. Bergerac b. S.C. Angoulême	8-3
U.S. Montélimar b. Valence Sports	3-0
U.S. Carmaux b. Stade Bagnérais	5-0
S.C. Tulle b. Stade Bordelais	6-3
A.S. Bort b. Stade Nantais	3-0
Stade Lavelanet b. U.S. Tyrosse	3-0



SECTION PALOISE-S.C. MAZAMET (11-3), à Agen. Bachoué part en dribbling poursuivi par Lepatey. Derrière eux, le talonneur Martin et Salle-Robies se replient (Tél. tr. d'Agen).

U.S.A. PERPIGNAN-C.A. BEGLAIS (12-5), à Toulouse. Les avants catalans, Conill, Parisé et Sanac, ne peuvent empêcher Larche de dégager. Derr. : les frères Moga (T. t. Toulouse).

F.C. LOURDES-P.U.C. (11-3), à Clermont-Ferrand. Thévenin et Sandrin, pressés par les Lourdais Sempastous, Salzet et Saurat, dégagent en touche. A dr.: Cazeaux, Lesbats, Saurat.

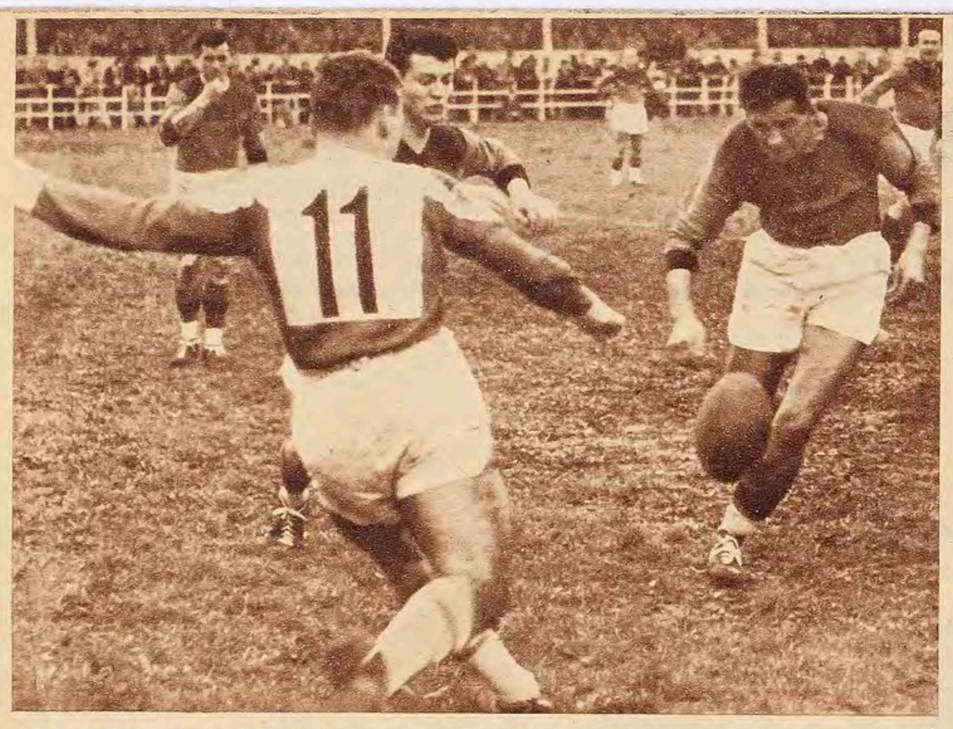
N'ayant pu rattraper le ballon, le demi de Lourdes, F. Labazuy, tape en touche sous les yeux de Manterola. Entre eux deux : Frémeaux. A g.: Charpy, Bourdeu, Salzet (T. t. Clermont).

EN TRIOMPHANT D'ALBI, MARSEILLE XIII SE RAPPROCHE DE CARCASSONNE

LYON XIII-CATALANS (27-7). Servi par son centre Comès, l'ailier catalan Triquoire ne peut déborder et sera stoppé par le Lyonnais Krawsick. A g. : Riu et Cazeaux (Tél. tr. de Lyon).

CELTIC-VILLENEUVE (12-5). Jochem (à g.) et le Villeneuvois Touton se précipitent sur le ballon. A gauche, de dos : Arcalis (1) et Lévy.

ALBI-MARSEILLE (7-11). Protégé par son ailier Héral, le demi de mêlée d'Albi, Moysset contre-attaque. Le Marseillais Pérez est en position d'arrêt. Dans le fond : Heuillet et Béraud (T. t. Albi).

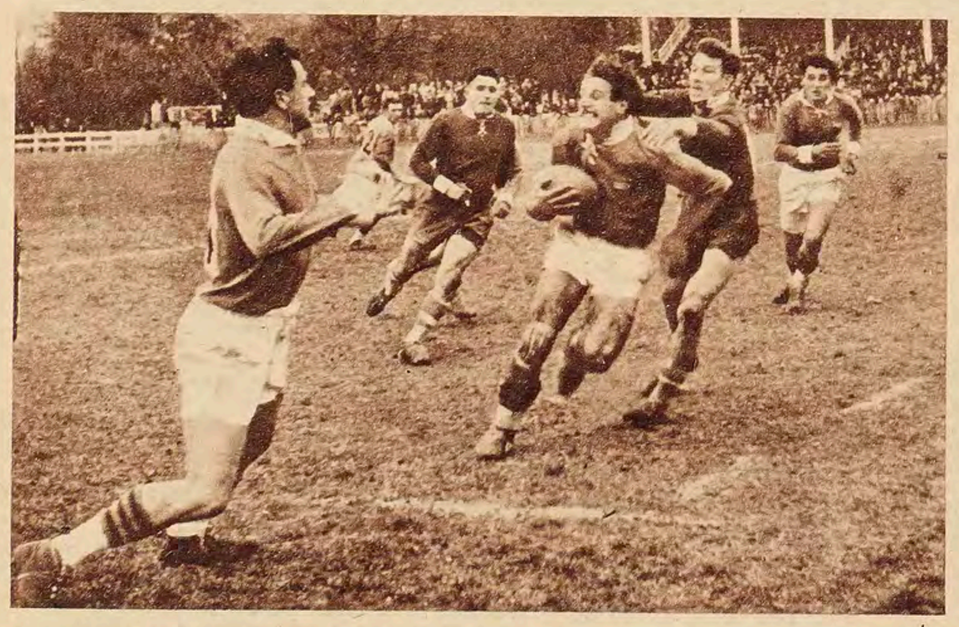


S.U. AGEN-R.C. TOULON (9-3), a Perpignan. L'ailier agenais Célestine (11) envoie le ballon en touche devant le Toulonnais Danos (Téléph. tr. de Perpignan).

ST. MONTOIS-ST. TOULOUSAIN (5-0). Les Montois, qui jouèrent à 14 toute la 2e mi-temps, avaient marqué au début. Blanc tente de passer Fontanié.

CASTRES OL.-R.C. NARBONNE (3-0), à Béziers. Le demi d'ouverture Julié, qui avait percé, est plaqué par l'ailier Dachs (Télép. transm. de Béziers).

C.A. PERIGUEUX-A.S. MONTFERRANDAISE (3-0), à Limoges. Le Montferrandais Valleix s'est assuré le ballon et va ouvrir sur Coton. Derrière : Virlogeux.



R.C. VICHY-A.S. BEZIERS (14-12), à Grenoble. Le centre bitterois Mas, qui vient d'échapper à Bastianelli, évite Rodriguez et servira son ailier (T. t. de Grenoble).

UN ARTICLE DE L'ABBÉ H. PISTRE

Le Coq Gaulois n'a pas à baisser la tête !

UN GRAND SERVITEUR DU RUGBY FRANÇAIS

IL n'est pas banal de voir un sport comme le rugby compter un abbé au nombre de ses animateurs et de ses plus grands serviteurs. Mais l'abbé Pistre est dans son élément; avant d'être ordonné prêtre, n'a-t-il pas figuré avec éclat dans l'équipe du Sporting Club d'Albi de la grande époque?

Les places y étaient chères pourtant, du temps où les internationaux Gonnet, Vaysse, Marcet, Prévost, Bousquet portaient le maillot jaune et noir du grand club tarnais.

Aujourd'hui, vous rencontrez la soutane de l'abbé Pistre sur les gradins des stades ou dans les tribunes de presse.

On le lit avec attention, on l'écoute avec respect. C'est que non seulement il parle du rugby avec compétence, mais il apporte avec lui un souffle vivifiant; il élève le débat à des altitudes où l'on respire un air pur à pleins poumons; il entraîne avec lui toute la jeunesse qui l'approche.

Dans sa générosité, dans son élévation de sentiments, il sait rester ferme et sait rappeler à l'ordre — avec une autorité qui en impose — tous ceux qui voudraient s'écarter du droit chemin sportif.

Oui ! un grand serviteur du rugby français...

C'est sa voix que But et Club-Le Miroir des Sports *est heureux de faire entendre aujourd'hui.*

Elle est réconfortante, dans le malaise qui plane sur le rugby français.

AMIS anglais, un prêtre de France signe ces lignes attristées ! Pourquoi ? Souffrez qu'il s'explique en évoquant un souvenir.

C'était le 23 décembre 1923. Je devais, ce jour-là, recevoir l'ordination sacerdotale dans la cathédrale d'Albi. Il faisait froid. Je prenais déjà le tricot de laine de tous les jours. J'eus soudain une hésitation. Tout un récent passé me montait au cœur : les deux années de rugby au Sporting Club Albigeois. J'ouvris ma pauvre malle de séminariste, et je pris un maillot jaune et noir, seule relique de deux années de sport et d'amitié. Je le mis sur mes épaules. Dernière coquetterie de joueur : je voulais être ordonné prêtre sous les couleurs de mon club.

Croyez-moi, j'ai aimé le rugby, le beau rugby de mon pays de France. Je l'aime plus encore depuis qu'il est suspecté, attaqué, meurtri.

Quand j'ai lu, amis anglais, que vous alliez, peut-être une fois encore, tourner le dos à notre jeunesse, quand vous avez semblé dire, censeurs impitoyables, que tout était pourri dans notre rugby, j'ai senti que me taire serait trahir.

Ce serait trahir tout un long passé de fraternelle amitié... Ce serait trahir tous mes vieux camarades qui, il y a trente ans, furent les compagnons de mes luttes sportives et qui sont restés, contre vents et marées, des dirigeants sans reproche.

Ce serait trahir nos morts, nos chers morts, ceux qui surtout s'en allèrent en pleine jeunesse pour avoir trop aimé le rugby.

Ce serait trahir cette troupe admirable des serviteurs du rugby qui donnent à nos clubs le meilleur d'eux-mêmes. Vous semblez croire qu'il n'y a plus chez nous des éducateurs, mais seulement des marchands. Vous semblez insinuer qu'il n'y a plus de dévouement désintéressé. Je veux vous crier que vous vous trompez, que l'on vous trompe.

Que n'étiez-vous à Brive, au dernier congrès national de la F.F.R. ! J'ai vu une centaine de délégués, venus de tous les coins de France, acclamer mon appel à la grandeur, à la noblesse, à la seigneurie. Si j'avais douté de mes camarades, je n'aurais pas osé, en cette première rencontre officielle, les entraîner à ces hauteurs. Croyez-moi, si le monde du rugby était si corrompu, je ne m'y sentirais pas à l'aise, avec ma soutane.

Au contraire, je veux dire ma joie d'avoir retrouvé mes vieux camarades et la fraîche jeunesse d'aujourd'hui.

Pourri, le rugby français ? Pourquoi donc sont-ils restés ceux que vous avez jadis admirés et applaudis : Jauréguy, Crabos, Verger, Cadenat, Marcel Laurent, Sammartin, Clauzel, Moureu, Vaqué, Lubin, Dournac, et tant d'autres ?

Et ces noms, vous le savez bien, se confondent avec celui des plus belles équipes de chez nous. Méritent-ils les accusations perfides lancées contre le rugby français ?

Au lieu de toujours parler, et à mots très couverts, de dirigeants indignes, on ferait mieux de vous parler de cette multitude de braves gens qui, à plein cœur, servent le rugby de France. Au lieu d'avoir les yeux obstinément fixés sur les grands clubs, comme s'il n'y avait qu'eux dans notre pays, qu'on regarde et qu'on vous fasse voir tous les petits clubs des bourgs et des villages où une poignée d'illuminés et de fous se minent pour les empêcher de mourir. Depuis longtemps je vais de ville en ville, de village en village, réchauffer mon cœur, souvent accablé à la flamme de tous ces dévouements, trop souvent méconnus. J'avais le devoir, à ces heures cruciales, d'évoquer le visage de tous ceux qui luttent pour le rugby français. Quand on les voit de près, on les salue et on les admire.

Et vos jeunes gens le savent bien. Je crois qu'ils nous connaissent mieux que les dirigeants de chez vous. Faut-il mettre sous vos yeux les lettres de ces garçons venus passer quelques jours en France et jouer plusieurs matches ? Demandez à vos étudiants d'Oxford et de Cambridge s'ils ont été dépaysés au milieu de notre jeunesse ? Vous ont-ils dit qu'ils avaient été accueillis par des voyous et des brutes, par des gens sans éducation et sans moralité ? Vous ont-ils dit qu'ils avaient été assommés sur nos stades ? Vous ont-ils dit que nous ne savions pas jouer au rugby ?

Je pense en écrivant ces lignes aux chic garçons de Birmingham, venus à Castres, l'an dernier. Ils étaient bouleversés par l'accueil si chaud, si fraternel de nos dirigeants et de nos joueurs. Ils étaient enthousiasmés par le jeu de notre équipe. Ils répétaient sans cesse qu'ils seraient heureux de revenir. Et vous allez leur dire que c'est fini, qu'ils ne reverront plus la terre française ? Croyez-vous qu'ils vont comprendre ?

Je ne suis certes pas de ceux qui acceptent d'un cœur léger la possibilité d'une rupture. Je sais trop ce que vous doit le rugby français. Il n'y a pas tellement longtemps, le journal officiel de la Fédération, « Rugby », reproduisait un de mes articles du « Courrier Sportif du Tarn », intitulé : « Les Anglais, nos maîtres ». Je reconnais tout l'intérêt des rencontres internationales, elles font progresser notre rugby. Si bien que j'écrivais au lendemain du match des Afrikanders à Toulouse : « J'irai revoir Cambridge. » C'est dire que je ne souhaite pas une cassure... Mais ne nous faites pas payer trop cher votre présence.

Car, si vous nous avez donné beaucoup sur le plan sportif, vous avez largement puisé dans nos incomparables richesses. Il manquerait quelque chose à votre jeunesse si elle ne venait pas en France. Si je suis fier de mon rugby, je suis encore plus fier de mon pays, avec tous ses souvenirs, tous ses trésors, tous ses paysages, toute sa littérature. Je suis fier de mon pays à cause de sa capitale, de ce Paris à la grâce nonchalante et souveraine. Celui qui vient chez nous se sent transformé et enrichi. Il garde, à son départ, la nostalgie de cette patrie de l'harmonie, de la raison et de la mesure. C'est grâce au rugby que beaucoup de vos jeunes ont connu la France. Allez-vous donc, sous de futiles prétextes, les

L'ARTICLE DE L'ABBÉ H. PISTRE

priver de cet enrichissement et de cette douceur ?

De grâce, essayez de nous comprendre. Sentez que la plupart de nos joueurs ne sortent pas du même milieu que les vôtres. La dure vie quotidienne ne les aide pas à être naturellement de grands seigneurs. Un mineur du Pays de Galles n'a pas nécessairement les mêmes réflexes qu'un étudiant d'Oxford.

Doit-on laisser de côté toute une jeunesse un peu rugueuse, lente à s'épanouir, indisciplinée et trop engluée dans la matière ? Faut-il n'ouvrir nos stades qu'à quelques privilégiés de la naissance ou de la fortune ?

Nous, dirigeants, conscients de nos devoirs, disons que ce serait un crime. Nous nous armons de beaucoup de patience et de beaucoup d'affection et nous ouvrons les bras à tous les jeunes de notre pays. Nous sommes magnifiquement récompensés quand l'un d'eux, grâce à nous, prend conscience de ses possibilités et par son travail et par son courage se fait une place dans la vie. Nous formons des joueurs, mais aussi des hommes. Ah ! la tâche est rude, souvent décourageante. Il y a des brebis galeuses dans tous les troupeaux. On dirait parfois, à entendre certaines voix, qu'il n'y a chez nous que des brebis pestiférées.

Croyez-moi, amis anglais, il y a toutes les autres... Essayez de mieux comprendre nos efforts... Je sais bien, vous trouvez que ça ne va pas vite. Mettez-vous à notre place. Je vous assure que nous travaillons sans relâche à donner au rugby français son vrai visage. Aidez-nous au lieu de nous écraser d'un talon méprisant.

Enfin, me taire serait trahir la belle jeunesse de mon pays qui m'a donné sa confiance. Depuis quelques mois, à tout instant, ils me disent, ces chers petits : « Vous croyez que c'est la fin des matches internationaux ? » « Mais qu'a-t-on fait aux Anglais ? » Ils ne comprennent pas. Ils sont bien loin de ces poubelles malodorantes où se mijote depuis si longtemps une étrange cuisine.

Ils ne pensent qu'à jouer et à bien jouer. J'écrivais au lendemain du match de juniors Pyrénées-Languedoc : « Ayons la patience de former les jeunes, je dis bien de « former » et non pas de « déformer ». Malheur aux dirigeants qui n'ont pas l'âme assez haute devant ce trésor merveilleux qu'est la jeunesse. Il faut avoir le courage de l'élever. Il ne faut pas avoir peur de lui demander beaucoup. Il faut savoir lui faire comprendre que ceux qui l'aiment ne sont pas nécesairement ceux qui la flattent. C'est trop commode de faire les quatre volontés... et plus des joueurs. C'est plus facile que de les rappeler à l'ordre. On oublie qu'un club, comme un pays, meurt de la démagogie et des mensonges !

Chers amis anglais, j'ai toujours tenu ce langage. Si le rugby français avait tellement dégénéré, ma voix se serait perdue dans le désert. Ma grande fierté c'est de sentir, au contraire, toute cette jeunesse attentive à ces grands appels. Voyez, quatre de mes petits Tarnais figurent dans l'équipe de France des juniors... Ils ont donc appris à jouer, à bien jouer...

Amis anglais, faites confiance à la jeunesse de France.

Faites aussi confiance aux dirigeants de chez nous. Certes, nous ne sommes pas sans défauts, mais que celui qui est sans péché nous jette la première pierre.

Vieux joueurs d'Angleterre, amis fidèles de nos grands anciens, souvenez-vous du passé. Dites à vos dirigeants que ce serait un crime de briser tous ces souvenirs et de vivre dans un orgueilleux isolement.

A l'heure où, à l'appel des hommes de bonne volonté, l'Europe s'éveille et les nations se rapprochent, allez-vous dire à votre jeunesse que nous sommes indignes de son amitié ? Allez-vous lui interdire notre porte ?

Amis anglais, écoutez votre glorieux maréchal Montgomery qui termine sa lettre au « Times » par ces mots : « Laissez tous les concurrents se rencontrer sur le terrain du sport. Et cela contribuera à nous empêcher de nous rencontrer sur le champ de bataille. »

Fier de son histoire et fort d'une belle jeunesse, le rugby français attend avec confiance votre réponse.

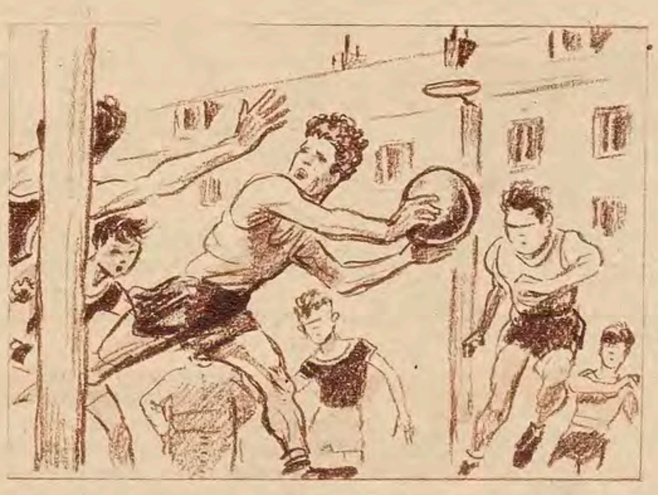
(Reproduction, même partielle, strictement interdite.)

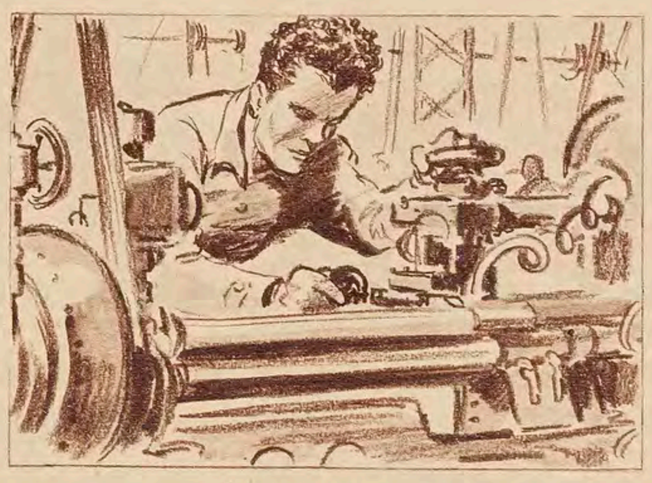
R. CHOCAT le recordman des sélections en basket

(Texte de H. Chapuis, dessins de P. Ordner)

1 Le « Marseillais » René Chocat n'est nullement phocéen. Il n'est pas davantage Parisien. Révélation du dernier Espagne-France (une révélation de 32 ans !), Chocat est né dans un petit village du Cher, appelé Santranger. C'était le 28 novembre 1920. Santranger... Un nom qui rappelle le Far-West, le Texas et les longues chevauchées des chercheurs d'or ou des cow-boys. Son enfance est bercée de tous ces mots, magiques pour la jeunesse de tous les pays. Son seul plaisir, en dehors des attaques de diligence ou la défense des êtres opprimés par des bandits de quatre ou cinq ans, est de regarder son père travailler. Entrepreneur en maçonnerie, papa Chocat est l'admiration de son fils cadet. René passe, en effet, de longues heures auprès de lui à suivre ses faits et gestes. Aussi, la pose de briques et l'édification d'un mur n'ont-elle bientôt plus de secret pour lui. La famille Chocat quitte le village souriant de Touraine.

2 Papa, maman, Guy (son frère, de sept ans plus vieux que lui) et René Chocat s'installent à Paris. Madame Chocat mère devient concierge et son mari trouve un emploi dans une usine de charpente en bois, où l'on fabrique surtout des caisses d'emballage. Pendant ce temps, René, à peine âgé de 10 ans, poursuit ses études. Il est un élève studieux et appliqué. Ses plaisirs ont varié. Plus question pour lui d'admirer son père au travail. Plus question non plus de chevaucher de longues heures à travers les Montagnes Rocheuses. Les rues bitumées ou pavées d'Issy-les-Moulineaux, où s'est installée la famille Chocat, ne s'y prêtent pas aussi parfaitement que la campagne tourangelle. Sa nouvelle passion est le football. Chaque fois qu'il le peut, René se rend sur le terrain proche de son domicile et, là, il assiste aux ébats de l'équipe locale et surtout à ceux de son frère Guy, plus ardent et volontaire que bon technicien.





3 Bientôt, la carrière de René se dessine. Son avenir sportif se joue. Son frère aîné, au terme d'une rencontre de football, prend froid et tombe gravement malade. Pour lui, le sport actif est définitivement terminé. Par la suite, mais beaucoup plus tard, il deviendra un excellent arbitre de basket. Il l'est encore d'ailleurs. Dès lors, René Chocat ne se rend plus sur un terrain de football. Chaque jeudi après-midi, il fréquente le patronage d'Issy-les-Moulineaux. Dans une cour exiguë, où se dressent deux poteaux de bois soutenant les panneaux auxquels sont accrochés deux cercles de fer sans filets (on n'est pas riche au « patro » !...), une vingtaine de gosses, sans souci des règles et même du fair-play, jouent au basket. René le découvre. Il ne l'abandonnera plus. A cette époque, si l'abbé, qui participait souvent à leur jeu lui avait dit : « Tu seras international... », il n'aurait sûrement pas cru cette prophétie. Pourtant...

4 Non seulement René Chocat aura l'honneur d'appartenir à l'équipe de France, mais il sera sélectionné 52 fois. Un record ! Avant d'en arriver là, René se pénètre de son sport. Il commence par jouer avec son patronage : la J.S.P. Issy. Il devra bientôt le quitter. Devenu tourneur-outilleur — son véritable métier — aux usines Voisin, Chocat signe une licence pour l'Avia Club. Cette simple signature suffira pour en faire un futur sociétaire de l'équipe olympique. A l'Avia, il retrouve les Chevalier, les Olivieri et autres. L'occupation. Le travail obligatoire en Allemagne est institué. Comme ouvrier spécialiste, René est l'un des premiers visés. Il échappera au voyage en entrant aux pompiers de Paris, où il restera trois ans, devenant un bel athlète, un styliste parfait, trop peut-être, et il mettra longtemps à se débarrasser de défauts acquis lors de rencontres faciles. Mais il travailla assidument pour y parvenir.

5 René continue à progresser. Swidzinski le rejoint à l'Avia. Perniceni s'y révèle. Dans les années qui suivent la Libération, en 1946 surtout, l'Avia joue les premiers rôles en championnat de France et dans la compétition parisienne. Les « J.O. » approchent. Comme Perniceni, international à 17 ans, Chocat séduit Busnel. Ils iront à Londres. A Harringuay, il est l'un des meilleurs éléments de la formation tricolore. Son style plein de finesse et de subtilités déconcerte les adversaires. Il est des plus utiles au rendement de l'ensemble. Comme chacun des treize autres acteurs, il est animé de l'esprit olympique, et c'est cela sa force et celle de l'équipe. A tel point qu'au terme d'un match qui opposa la France au Chili, après que Perrier, du milieu du terrain, eût marqué le panier permettant à la France de se qualifier pour les demi-finales, il s'évanouit à la fois de joie.. et d'épuisement. Tel est son tempérament !...

6 L'homme est aussi attirant. Toujours effacé, timide même, René est un excellent père de famille. Marié, en 49, avec la fille du supporter numéro 1 du S.O. Montpellier — il connut sa future femme alors qu'il suivait un stage de perfectionnement dans la cité audoise — il est père d'une fillette, Annie, âgée maintenant de deux ans. Depuis 1947, année où il fut champion de France avec l'U.A. Marseille, qui comptait alors Nemeth et Buffière dans ses rangs, René Chocat est fixé dans la cité phocéenne. Il joue maintenant à l'Olympique avec Salignon. Devenu moniteur itinérant de la Direction des Sports, René enseigne avec amour le sport auquel il doit tout et, chaque jeudi, nombreux sont les gosses qui se pressent autour de lui, écoutant les sages conseils et les enseignements du parfait pédagogue qu'il est également. Cela lui rappelle de très vieux souvenirs : la cour du « patro » d'Issy-les-Moulineaux, où il débuta.

pour profiter entièrement de vos loisirs...

chaussez PALLABROUSSE

le brodequin Souple

100 % hygiénique grâce à :

2 brevets sensationnels :

Le tissu AIRGUTT — La semelle HIROUTEX intérieure

qui en font une chaussure vraiment Perméable à l'air. - Imperméable à l'eau

PALLABROUSSE évite toute transpiration

Frais en été. Chaud en hiver

PALLABROUSSE se porte en toute saison

Pour le Sport :

* Ce sont des créations PALLADIUM spécialisée dans la fabrication des Manufacture de caoutchouc chaussures de sports et d'usage

USINES à ARGENTEUIL (S.-&-O.) TÉL. : ARG. 14-51

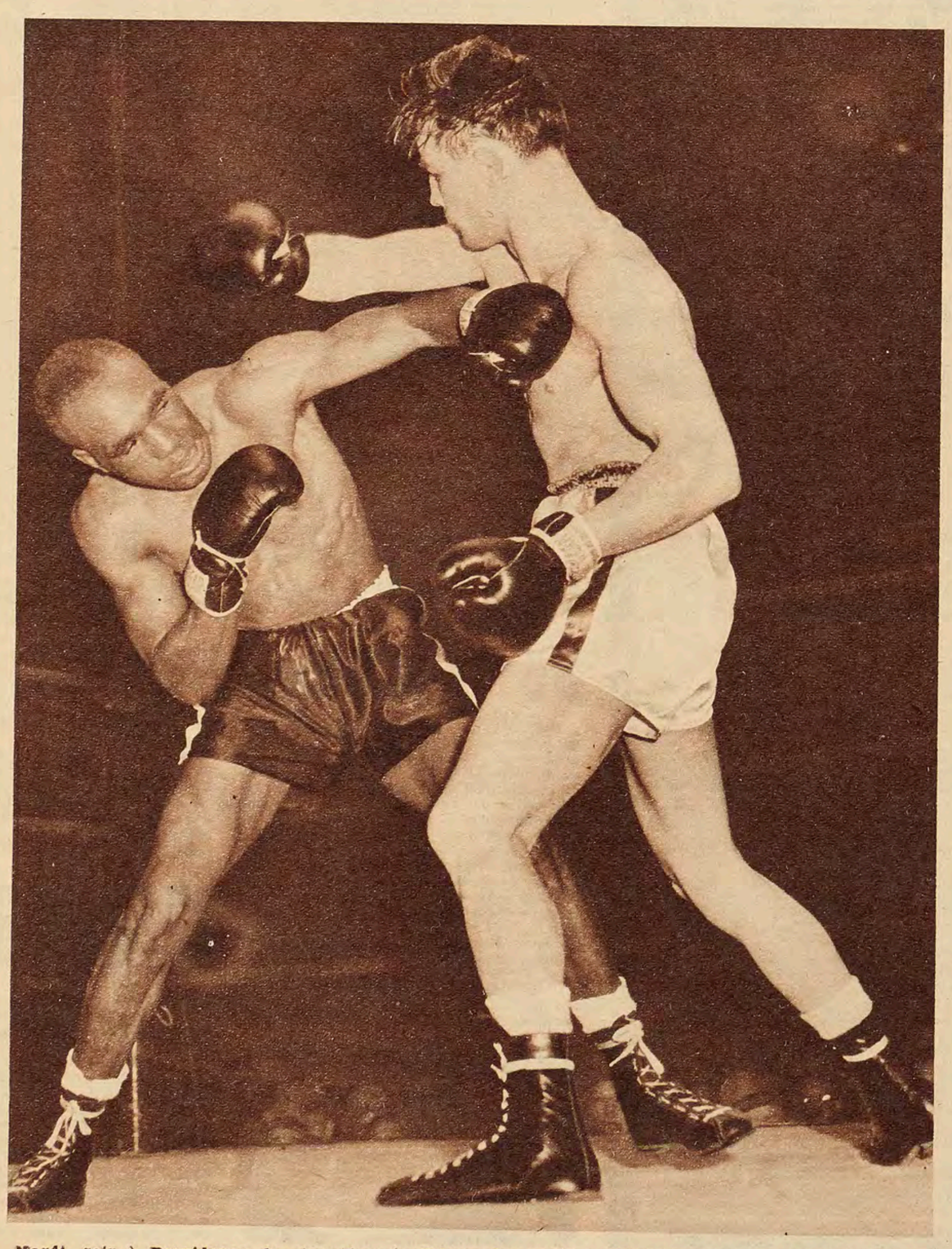
En vente chez tous les marchands de chaussures et chez tous les marchands d'articles de sports.

P. LANGLOIS neuf rounds sur dix à Providence

LE champion de France des poids welters, Pierre Langlois, devait effectuer ses débuts aux U.S.A., à New-York même, sur ce ring du Madison Square Garden que Marcel Cerdan, Robert Villemain et Laurent Dauthuille ont foulé. Son représentant français outre-Atlantique, Jean Bretonnel, avait œuvré pour cela. La date était fixée mais l'adversaire incertain. Gil Turner, Jimmy Bratton, tous deux en bonne place sur les classements mondiaux, ne tinrent pas à expérimenter le « Frenchman » et l'on dut se rabattre sur une ville (Providence) et un partenaire (Phil Burton) moins cotés. Pierre Langlois y a sans doute gagné un premier succès. C'est dans la nuit de lundi à mardi que l'enfant de Pont-Audemer a passé son brevet américain. Il a subi l'examen avec mention bien. Neuf rounds sur dix, c'est l'avantage que lui ont reconnu les juges et l'arbitre. On ne pouvait espérer victoire plus nette.

Si l'on s'en refère au record de Burton, un noir de 25 ans, on s'aperçoit que notre compatriote a triomphé de la même manière que Kid Gavilan, champion du monde de la catégorie, et Rocky Castellani qui ont réussi, en 1950, semblable performance. Cela situe déjà Langlois sur les tablettes des organisateurs. Solide et sérieux, le Français, dont le style de battant plaira certainement aux foules yankees, peut se frayer un chemin jusqu'à Gavilan. Il devra, certes, surmonter bien des difficultés pour parvenir à obtenir un match avec le Cubain, titre en jeu, mais Bretonnel est assez fin manœuvrier pour réussir à décrocher, plus tard, ce suprême contrat.

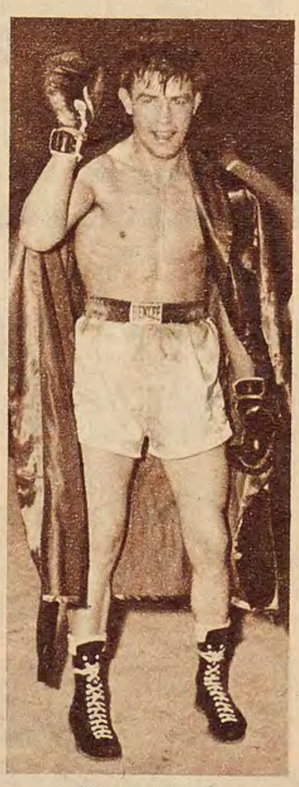
Langlois, camarade d'équipe de Villemain, a la chance de pouvoir bénéficier, sur place, des conseils du récent vainqueur de Joey de John qui a décidé de le prendre en mains et de diriger son entrainement. Cet atout précieux fera un bien énorme au Normand qui doit en tirer profit avant d'affronter son second rival, Jimmy Bratton, le 31, au Forum de Montréal.



Mardi, soir à Providence, le champion de France des welters, Pierre Langlois, a effectué d'excellents débuts américains. Opposé au noir Phil Burton, il remporta une nette victoire aux points.

Solide et puissant, notre compatriote réalisa un combat fort intelligent, utilisant (ci-dessus) son direct du gauche pour stopper les attaques adverses et suivant du droit.

L'athlétique Burton ne fut pas un rival négligeable. Dominé techniquement, il boxa avec cœur. Il touche en uppercut.



Langlois offre son premier sourire victorieux

Dans les eaux limpides du rapide bassin troyen, Bozon, grand garçon de 17 ans, a battu, vendredi soir, le record d'Europe du 100 mètres dos, avec une aisance qui laisse supposer que le record mondial de Stack est à sa portée. Il en est à 7/10.

GILBERT BOZON

RECORDMAN D'EUROPE DE 17 ANS, LE VENDREDI DANS LA SOIRÉE...

A sa sortie de l'eau, Gilbert Bozon, nouveau recordman d'Europe, est félicité par son entraîneur J. Latour.

C'est fini : Bozon passe sous la douche avant de rejoindre sagement son lit.

GEORGES VALLEREY avait donné à la France, il y a six ans, la première place européenne en nage sur le dos. Il avait confirmé sa valeur à Londres, en s'octroyant une médaille olympique, et il devenait menaçant pour le recordman du monde Alan Stack (qu'il battit à Casablanca en portant le record d'Europe à 1' 4" 9/10), lorsque sa carrière fut brutalement interrompue par une maladie dont il n'est toujours pas complètement remis.

Râblé, athlète magnifique, bouillant, dynamique, Vallerey possédait un style rageur qui souleva maintes polémiques. D'un tout autre genre est son successeur, le Troyen Gilbert Bozon, mince, long, au style coulé, très proche de celui de Zins et de Kieffer. Son exploit de vendredi soir à Troyes (1' 4" 3/10, soit 7/10 seulement de plus que le record du monde d'Alan Stack) a fait un grand favori des Jeux Olympiques d'Helsinki, en même temps qu'elle nous autorise à penser que l'équipe de France du 3 × 100 mètres, trois nages, est à portée du record mondial des Russes.

Bozon, élève au Centre d'apprentissage de Troyes (branche radio-électrique), a bénéficié en outre, à Troyes, d'un modèle vivant en la personne de l'ancien recordman du monde Lucien Zins, champion d'une rare pureté.

Jacques Latour a été comblé par l'exploit de son élève, mais il a conservé la tête froide.

« Gilbert ne travaille qu'en vue des Jeux, nous a confié cet entraîneur prudent et pondéré, et ses tentatives ne sont que des étapes vers sa forme optima. Je ne cache pas qu'il battra probablement le record du monde avant les Jeux Olympiques, mais sans préparer spécialement une tentative qui pourrait être prématurée. »

Bozon possède une vitesse initiale remarquable et qui en dit long sur ses possibilités. Il passa, notons-le, au cours de son record, en 14" 1/10 aux 25 mètres et en 30" aux 50 mètres.

Il partira le premier, le 25 mars, dans le relais 3 × 100, trois nages. Et, alors que trois chronos continueront à tourner avec Lusien et Jany, trois autres s'arrêteront avec lui, nous réservant peut-être (qui sait ?) une nouvelle surprise agréable !

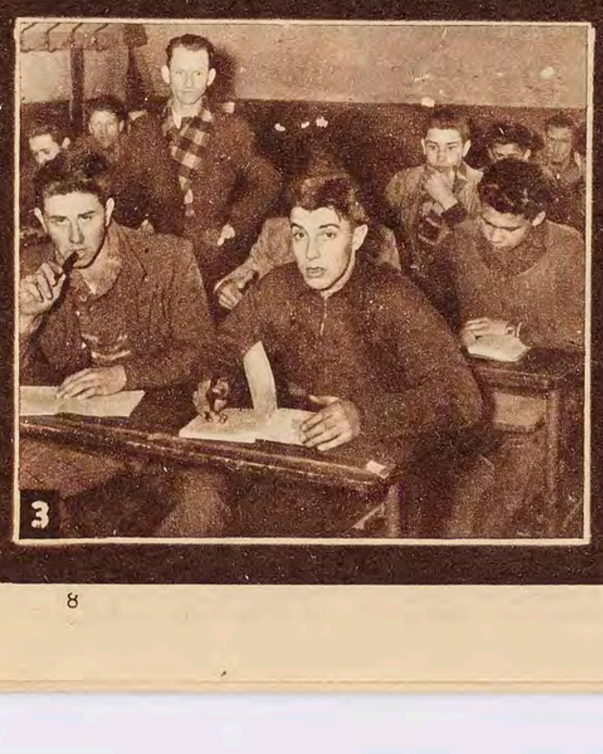
J.-B. GROSBORNE.

(Reportage photographique A. PILON.)

...ET ÉLÈVE APPLIQUÉ DU CENTRE D'APPRENTISSAGE DE TROYES, LE LENDEMAIN MATIN A LA PREMIÈRE HEURE !

1 G. Bozon n'était pas en retard samedi. Ses camarades de cours le félicitent chaudement.

2 Ce n'est alors, dans les rangs, qu'un élève comme les autres de l'école d'apprentissage.



3 Le directeur de l'établissement a permis à notre photographe de venir troubler la classe.

4 Travail pratique. Gilbert sera un jour recordman du monde et aussi... spécialiste de radio.

LILLE, NICE

BORDEAUX ET RENNES (2-

DES trois confrontations entre la première et la seconde division, une seule a tourné à l'avantage de la catégorie inférieure : Rouen-Sochaux (2-1).

Les Normands ont utilisé les armes tactiques et morales qui leur avaient permis d'éliminer Le Havre.

Lucien Gomez a joué, vis-à-vis de Courtois, et avec le même succès, le rôle tenu par Fontaine devant Saunier, le 3 février. Le cran et la volonté des défenseurs rouennais ont réussi le reste devant une attaque sochalienne dont le manque de perçant fut flagrant.

Rouen, qualifié pour les demi-finales du 6 avril, est la

GIRONDINS-RENNES (2-2, apr. prol.), à Marseille. Sur corner en fa de la tête. De gauche à droite : Lukacs, Besse, Sandreni, Nikolitch

DE HARDER A SAUVÉ LE

MARSEILLE. — Après cent vingt minutes de jeu, les équipes du Stade Rennais et des Girondins de Bordeaux n'ont pu se départager et l'on doit considérer comme normal le score nul (2 à 2) qui mit fin à un débat incolore et loin des traditions d'une compétition comme la Coupe de France.

Les joueurs des deux camps paraissaient plutôt accomplir une tâche fixée par ordre que disputer un match où l'honneur de leurs couleurs était en jeu et où leur standing personnel avait à se justifier.

Les footballeurs bretons cependant ont dépensé plus d'énergie et fait preuve de plus de dynamisme que leurs adversaires. Ils y furent, croyons-nous, contraints par la supériorité technique des joueurs bordelais qui, en outre, l'emportaient nettement sous le rapport de la raison athlétique.

Mais cette supériorité dans le du ballon manifestée par les équip Swiatek ne fut pas assez nette po ter ses fruits, car il suffit aux bretons de manifester une activit grande pour la tenir en échec.

Quand les Bordelais eurent mar

De l'un de nos envoyés spé
Lucien GAMBL

but par Lukac à la 43e minute, que le sort de la partie était fix les avants rennais semblaient inc de percer le solide mur défensif tué par Meynieu, Garriga et Swiat

En effet, si on attendait de Gru Nikolitch, Callichia et Le Gall de percées terminées par des shots-écl ne mit pas longtemps à comprend ces joueurs n'étaient pas, à be près, dans un jour faste. Et puis doute sous l'emprise de la fatigu voquée par le « hard labour » auq sont soumis depuis plusieurs semain joueurs bordelais furent cueillis à dès la reprise : deux minutes ap

NICE ET ROUEN EN DEMI-FINALES

IES (2-2) CONSERVENT L'ESPOIR DE LES ACCOMPAGNER

et la se-
vantage de
(2-1).
et morales

et avec le
Saunier, le
rouennais
ne dont le

vril, est la

treizième équipe de seconde division à réussir cet exploit.

Lille et Nice, les deux leaders de première division, ont gagné. Les Lillois se sont imposés facilement (4-0) et, sur un terrain difficile, comparable à ceux qu'ils ont foulés cet hiver en championnat, n'ont laissé aucune chance aux Monégasques.

Nice, gêné par un vent violent, fut longtemps tenu en échec par les Valenciennois. Ces derniers, pourtant, par imprécision, laissèrent passer plusieurs occasions de conclure. Les Azuréens, plus adroits, exploitèrent au maximum une subite défaillance des défenseurs nordistes, à dix minutes de la fin, et obtinrent un score flatteur (3-0).

Rennes et les Girondins (2-2), rivaux de même catégorie, ont eu chacun leur mi-temps. Rennes fut plus dangereux peut-être, mais Bordeaux, qui domina en technique, a, pour la troisième fois consécutive en Coupe, obtenu un match nul et devra rejouer.

Alors que Lille et Nice, n'ayant jamais joué de prolongation, totalisent actuellement 360 minutes de jeu en Coupe, les Girondins en comptent déjà 660 !...

Pierre LAGOUTTE

Sur corner en faveur de Bordeaux, le Rennais Sandreni dégage
ndreni, Nikolitch et Cueff (4) qui marque Doye de très près.

Devant Pinat (à g), attentif, le demi breton Besse dégage en retourné une balle que l'avant centre bordelais Lukacs s'apprêtait à reprendre.

Les Rennais, massés devant leur but, s'opposent victorieusement à une attaque. Nuevo, qui a sauté le plus haut, parviendra à écarter le danger.

Grumelon, dans un choc, a été déséquilibré. Il est tombé, et, tandis que Villenave (à droite) ne pouvait intervenir, Swiatek poursuit le ballon.

VÉ LES GIRONDINS...

le rapport de la compa-
é.
upériorité dans le travail
estée par les équipiers de
pas assez nette pour par-
car il suffit aux joueurs
ifester une activité plus
tenir en échec.
rdelais eurent marqué un

nos envoyés spéciaux
GAMBLIN

à la 43e minute, on crut
a partie était fixé, tant
is semblaient incapables
de mur défensif consti-
, Garriga et Swiatek.
attendait de Grumellon,
ia et Le Gall de vives
s par des shots-éclair, on
temps à comprendre que
taient pas, à beaucoup
our faste. Et puis, sans
prise de la fatigue pro-
hard labour » auquel ils
is plusieurs semaines, les
furent cueillis à froid
deux minutes après le
repos, Lachèze, d'un joli coup de tête, mit les équipes à égalité.

Accident ? Non : dix-huit minutes plus tard, une échappée de l'ailier droit des Bretons, Callichio, se terminait par un corner, que Grumellon, invisible jusque-là, transforma.

Alors, les Rennais défendirent âprement leur bien et, malgré un avantage territorial très marqué de leurs adversaires, ils paraissaient devoir s'en tirer avec une victoire, d'autant plus que les Girondins semblaient accepter leur situation.

Soudain, l'habile De Harder s'enfuit vers le drapeau de coin et obtint un corner. Le fameux ailier hollandais donna lui-même le ballon qui rencontra de plein fouet le pied droit de Baillot. Ce fut un but magnifique. Il ne restait que deux minutes à jouer et, naturellement, il y eut prolongation.

Elle fut tout à l'avantage des Bordelais, mais sans effet. Les Rennais défendaient avec cœur, tandis que les Girondins pratiquaient posément, comme à la parade, et sans efficacité.

Il faudra donc rejouer ce match qui n'a pas emballé les spectateurs marseillais et qui ne mit guère d'individualités en valeur. Tout au plus peut-on sortir du lot des deux camps : pour Rennes, Pinat, Nuevo, Besse, Callichio; pour Bordeaux, Meynieu, Garriga, Gallice et surtout De Harder.

Ces six hommes avaient failli interrompre la carrière des demi-finalistes (connus) du 6 avril

LES équipes de Lille, Nice et Rouen se sont qualifiées pour les demi-finales de la Coupe de France qui se disputeront le 6 avril. Elles ont connu dans l'ensemble une carrière brillante, mais toutes trois ont eu un « match dangereux » face à un adversaire survolté, qui a failli réussir l'exploit de les éliminer ou qui, étant jugé supérieur à elles, ne fut « sorti » de l'épreuve qu'à l'issue d'une rencontre acharnée.

Ces « onze », qui leur ont donné tant de difficultés, furent toujours emmenés en cette occasion par un ou plusieurs de leurs joueurs, au-dessus du lot de leurs partenaires et adversaires. Voici donc « ceux » qui ont failli les éliminer de la Coupe et furent leurs plus redoutables ennemis.

ROUVIERE

TIMMERMANS

Les shots de Rouvière et Timmermans n'ont pu venir à bout de Domingo en 8e de finale : 2-0.

LE onze de Nimes domina Nice presque continuellement au cours de ce match. Devant l'équipe azuréenne, qui ne montra pas son brio habituel, les Nimois eurent des occasions de marquer, mais Domingo en grande forme arrêta tous les shots des hommes de Pibarot et principalement ceux de Rouvière et Timmermans, ses meilleurs attaquants.

Nice s'imposa par des contre-offensives. Carré battit Dakowski (24') et donna l'avantage aux Azuréens. Un shot de Firoud, terrible de force (82'), rasa la barre.

A la dernière minute, l'ailier droit Courteaux réussit à marquer un second but, assurant le succès niçois. Les Nimois avaient obtenu 10 corners contre 2 !

J. LANFRANCHI

ALARCON

Alarcon et J. Lanfranchi, inters de Marseille battus en 1/4 de finale par Lille : 2-1.

LES Lillois n'ont pas eu la partie facile devant l'Olympique de Marseille, qui ne s'inclina que sur un penalty de Baratte (43') pour fauchage de Walter par Mésas. L'inter de l'O.M., Alarcon, très brillant, cependant, réussit à égaliser d'un shot superbe qui battit Val (58'). Sous l'impulsion de Alarcon et J. Lanfranchi, Marseille prit l'avantage et domina Lille; cependant l'ailier droit Janssen (70'), sur un tir précis, donna la victoire à Lille. Les Nordistes se qualifiaient pour les 1/4 de finale. Marseille, toutefois, les avait longtemps menacés, malgré une légère éclipse de son avant centre Andersson, son habituelle vedette.

SAUNIER

MEERSMAN

Deux tirs manqués de l'ailier havrais Saunier ont permis à Rouen de vaincre en 16e de finale

LE match le plus difficile pour Rouen fut celui qu'il disputa au Parc des Princes contre son rival régional Le Havre.

Les hommes de Bigot étaient dans un mauvais jour. Il y avait certes le redoutable Saunier, et Rouen détacha un homme sur lui, son demi Fontaine. Saunier, marqué de près, ne put agir à sa guise. Il eut pourtant deux actions dangereuses. Au début de la première mi-temps, un de ses tirs fut renvoyé par le montant du but rouennais. Quelques secondes avant la fin du temps réglementaire, alors que les équipes étaient à égalité (2-2), il shoota sur Thuau. Les deux buts du Havre avaient été marqués par Meersman (51e et 83e minutes).

SOCHAUX PRIS AU PIÈGE DE ROUEN

UNE tactique établie n'est valable qu'en fonction du résultat acquis. Celle appliquée par le F.C. Rouen dans son match contre Sochaux a désorganisé le jeu adverse.

Les puristes du football regretteront sans doute que le fait d'avoir volontairement retiré un élément de la ligne d'attaque pour renforcer la défense ait nui à la qualité du spectacle, mais, en Coupe de France, le score seul compte. Et, d'ailleurs, Sochaux ne pouvait-il trouver la contrepartie ?

C'est le jeune et rapide ailier droit, Gomez, qui fut délibérément sacrifié. Il avait reçu pour mission de « coller » au stratège sochalien Roger Courtois, de le museler, de le neutraliser, jusqu'à l'empêcher de passer une balle. Et l'on peut dire que Gomez a parfaitement rempli son office. Privée de son chef de file, de son animateur, donc de son âme, l'équipe sochalienne perdit toute la première mi-temps et probablement le match.

Sur une contre-attaque lancée par Schirchin, à la neuvième minute, Riera, glissant habilement le ballon à Bruey, permit à ce dernier de tromper une première fois Fragassi.

Certes, Sochaux, qu'on avait admonesté pendant le repos, apparut transformé en seconde mi-temps. Les avants disputaient toutes les balles, les arrières accompagnaient l'attaque et Rouen connut, de ce fait, des passages difficiles. En sept minutes, les Normands durent concéder cinq corners et, à la cinquante-quatrième minute, sur une hésitation de Ranzoni, Gardien égalisait.

A partir de cet instant, la défense rouennaise, massée devant ses buts, fit bonne garde. Les avants sochaliens se heurtaient littéralement à un mur et se contentaient de procéder par passes courtes, répétées et inutiles. Ils s'attirèrent une sévère réplique : à la 67e minute, Palluch shoota victorieusement. C'en était fait.

De leur avis même, les Sochaliens n'ont jamais aussi mal joué que dimanche. Mais leur faute reste entière. Ils se sont laissés prendre au piège — pas nouveau pourtant — des Rouennais très réalistes. Ils n'ont pas su, ou pu, imposer leur loi.

Fernand HERIC

SOCHAUX N'AURAIT JAMAIS DU PERDRE...

Par Roger COURTOIS

J'AI été le premier à féliciter mes camarades rouennais. Ils ont largement mérité leur victoire. Ils ont mieux joué que nous. Pourtant, c'est un match que Sochaux n'aurait jamais dû perdre. En vain, j'ai sollicité mes équipiers de faire échec à la manœuvre rouennaise. Gomez était attaché à mes basques. Un de nos joueurs aurait dû immédiatement marquer l'arrière « volant » Salembier. Nous nous sommes organisés en seconde mi-temps, mais il était trop tard.

Dommage! Pour ma dernière année, j'aurais aimé « aller » jusqu'aux demi-finales de la Coupe.

ROUEN-SOCHAUX (2-1), à Colombes. Rouen, dès le début du match, appliqua un système défensif très strict. Son gardien de but, Thau, qui fut excellent, était ainsi bien protégé. Il intervient avec autorité

L'équipe de Rouen. De g. à dr., debout : Mandaluniz, Lelong, Thuau, Salembier, Wicart, Ranzoni, Schirchin. Accroupis, de g. à dr. : L. Gomez, Bruey, Palluch, Riera et Deléglise.

Chez vous
Sur votre table
Ayez une grande bouteille de VITTELLOISE de 92 cl. pour le prix le plus bas, la qualité la meilleure, la contenance la plus grande.
VITTEL
LA VITTELLOISE
Une grande bouteille de
VITTELLOISE
L'EAU QUI CHANTE ET QUI DANSE
VOLT

QUE VOULEZ-VOUS SAVOIR ?

Adressez vos questions 124, r. Réaumur, Paris

M. Louis GLEINOT, St-Suliac (Ille-et-Vilaine). — 1) Nous retenons vos suggestions. — 2) Adressez-vous au service des ventes de « But et Club-Le Miroir des Sports », 100, rue Richelieu, Paris.

M. Antoine GAGNAIRE, avenue de la Gare, Saint-Bonnet-le-Château (Loire). — Nous vous mettrons en relation avec nos lecteurs acheteurs d'une collection de « But et Club » de 1950 et 51.

M. J. JARDINOIS, Varennes. — Voici le palmarès des Jeux Olympiques de 1948 en cyclisme : 1.000 mètres (vitesse) : Ghella (Italie); 1.000 mètres (contre la montre) : Dupont (France); Tandem (2 km.) : Terruzzi-Pedrone (Italie); Poursuite par équipes (4 km.) : France (Adam, Blusson, Coste, Decanali). — Route : José Beyaert (France). Par équipes : Belgique. — 2) Nous ne communiquons pas les palmarès individuels. — 3) Précisez votre troisième question.

M. Daniel MAES, Bucy-les-Pierrepont (Aisne). — Il est impossible de diriger votre entraînement par correspondance.

M. Michel MEROAILLIE, 301, r. Lamartine, Tourcoing (Nord). — Nous avons transmis votre courrier.

M. Léon MINASSIAN, 43, rue des Essarts, Alfortville (Seine). — Voici les adresses des clubs de première division : Girondins, 55, cours Clemenceau, Bordeaux; Havre Athletic Club, 22, cours de la République, Le Havre; Racing Club Lensois, Grands Bureaux des Mines, Lens; Lille Olympique Sporting Club, 46, rue des Ponts-de-Comines, Lille; Olympique de Marseille, place Félix-Baret, Marseille; Football Club de Nancy, 4 bis, rue des Ponts, Nancy; Olympique Gymnaste Club de Nice, 5, promenade des Anglais, Nice; Nîmes Olympique, boulevard Gambetta, Nîmes; Racing Club de Paris, 81, rue Ampère, Paris; Stade de Reims, 3 rue Buirette, Reims; Stade Rennais, 3, rue Brilhac, Rennes; Club Olympique Roubaix-Tourcoing, café de la Mairie, r. du Maréchal-Foch, Roubaix; F.C. Sochaux-Montbéliard, bungalow du stade Bonal, Montbéliard (Doubs); Association Sportive de Saint-Etienne, 1, pl. de l'Hôtel-de-Ville, St-Etienne; Football Club de Sète, 18, rue Honoré-Euzet, Sète; Racing Club de Strasbourg, place des Alliés, Strasbourg; Olympique Lyonnais, rue Jean-de-Tourne, Lyon; Football Club de Metz, 1, rue Harelle, Metz.

M. OUVRIER, Le Croisic (Loire-Inférieure). — Nous avons transmis votre courrier.

M. H. PARQUET, Serandon. — 1) Bernard Gauthier, Van Steenbergen, Ryckaert, Van Brabant, Deprez, Diot, Gueguen, Baldassari, Chupin, Sciardis, Marcelak, Bertrand, Rippe, Telotte, Le Floch, Renaud, Desbats, Lauredi, Moineau, Bisetti, Dacquay, Baffert courent sur cycles Mercier cette saison. — 2) Alpsteg, de Saint-Etienne, est le meilleur ailier droit français.

Grav. et imp. E. Desfossés-Néogravure, 17, rue Fondary, Paris.

pour capter une balle haute. De g. à dr. : Courtois, Ranzoni (4), Gomez, Lelong, Bruat et Montagnoli (masqué par Thuau), Wicart, Gardien (11) et Schirchin.

Thuau, gardien de but de Rouen, est tout marri. Le shot de Gardien (à dr.) l'a surpris et, après avoir heurté le montant gauche, a pénétré dans ses filets. A g. : Wicart, qui se replie en vain, et l'inter Muro.

Malgré la charge du Sochalien Montagnoli (masqué), Wicart dégage. A g. : Biancheri et Riera.

Palluch (caché) a repris le ballon de la tête, en dépit de l'opposition de Fragassi et de Tellechea.

Afin d'éviter les décisions contestées, André Poirier propose :

1 RENDRE PUBLIC LE BULLETIN DE POINTAGE DES JUGES
2 UN SEUL VERDICT : CELUI DE L'ARBITRE-JUGE UNIQUE

NOUS publions, cette semaine, une nouvelle et dernière série de réponses à la question posée par But et Club-Le Miroir des Sports *: « Si vous étiez juge de boxe, préféreriez-vous le nombre de coups à l'efficacité ? » Nos nombreux correspondants continuent à nous adresser leur point de vue. Malheureusement, les exigences de l'actualité, le manque de place nous obligent à interrompre cet intéressant débat pour en rechercher les conclusions qui s'imposent et les remèdes, s'il y en a.*

M. Henri Lévêque, coiffeur à Avranches (Manche) : Je pratique la boxe et je cherche surtout à plaire au public tout en m'efforçant d'être scientifique. A ce point de vue, je pense que Hayes a su mieux tirer parti du combat que Humez.

M. Jean Latus, à Nalliers (Vienne) : C'est l'arbitre qui doit jouer le plus grand rôle dans le ring. Exemple : le match Robinson-Villemain.

M. Jean Mansire, à Aumale (Seine-Inférieure) : Dans la boxe, la force d'un coup compte plus qu'une somme de « coups faibles ».

M. Gilbert Nellot, à Coullons (Loiret) : Hayes avait gagné et, si Humez n'avait pas été « protégé », il aurait été mis K.O. C'est ce qui lui arrivera sans doute devant Dauthuille et Villemain...

M. Henri Hayet, 4, place du Dauphin, à Brou (Eure-et-Loir) : Les juges font trop souvent preuve d'un parti pris de mauvais goût. Hayes a été beaucoup plus précis et, quand il touchait, Humez était éprouvé. Le résultat est un scandale.

M. Daniel Tellier, à Martin-Eglise (Seine-Inférieure) : N'y a-t-il plus de justice ? Hayes avait incontestablement gagné, grâce à sa puissance et à sa boxe plus sobre.

M. Paul Lerat, 41, rue de la Coopérative, à Jeumont (Nord) : Il est difficile d'établir le décompte des points; il est par contre plus facile de siffler ou d'applaudir à tort ou à raison une décision. Pour moi, c'est à celui qui a touché le plus souvent que doit revenir la victoire.

M. Eugène Le Palabe, cité Jean-Primas, rue Jules-Guesde, à Lanester (Morbihan) : Il ne suffit pas de frapper dur, de massacrer un adversaire pour être un champion. Encore faut-il être scientifique. Hayes réunit toutes ces qualités.

M. Roger Neveux, rue Châteauvert, à Bury (Oise) : Humez a fait le forcing; il était normal qu'il reçoive la décision.

M. Paul Baker, à Vernon (Eure) : Le match nul eût été plus équitable. Doit-on payer les juges pour les rendre impartiaux ?

M. Bayart, à Orsay (Seine-et-Oise) : Le Français a fait le forcing, mais les coups de Hayes, plus précis, l'ont perdu.

M. Jean-Michel Folon, 104, avenue Médecin-Derache, à Ixelles-Bruxelles (Belgique) : Il n'y a pas si longtemps, on critiquait les juges belges. Je m'aperçois que vous êtes logés à la même enseigne et que les vôtres sont également sujets à des baisses de forme.

M. Gilles Marceau, 7, rue Emile-Zola, à Lorme (Nord) : Le style doit compter avant tout; or le meilleur boxeur était Humez...

M. Emmanuel Briand, à Bourg-Achard (Eure) : Pour servir le noble art, j'estime que la science doit l'emporter sur le forcing. Hayes a donc été lésé.

M. Eugène Quartier, à Chaville (S.-et-O.) : C'est le jeu du « black and white » : une fois un noir, une autre un blanc. Nos juges ont le sens de l'humour...

M. Manuel Yvorra, 23, rue Bugeaud, à Ain-Temouchant, Oran (Algérie) : La victoire doit être donnée à celui qui marque le plus grand nombre de points et qui attaque.

M. Paul Rigaudeau, à Doué-la-Fontaine (Maine-et-Loire) : Humez s'est battu, mais il n'a pas toujours pratiqué une boxe pure; c'est pourquoi il ne méritait pas la décision.

LA boxe est un art complexe, donc difficile à interpréter, à apprécier pour les spectateurs comme pour les juges. Ici, rien de chronométrique ne vient départager les adversaires, si ce n'est la durée règlementaire des rounds et du repos, comme dans d'autres sports où tout se rapporte au temps. Si l'on donnait une valeur exacte aux coups, c'est-à-dire une cotation déterminée pour chacun d'entre eux (Ex. : 5 points pour l'uppercut, 3 pour le direct, 3 pour le crochet, etc.), on pourrait certainement se baser sur des chiffres, mais la Fédération devrait alors doter les officiels d'une machine enregistreuse... et ce ne serait pas sérieux. Force nous est de rester sur des « impressions », sur des phases qui dominent un ensemble ou qui s'estompent devant la beauté ou la puissance d'un coup. C'est assez dire que l'on peut être influencé, en soi, par des images plus vigoureuses, par une préférence, selon qu'on goûte davantage le styliste ou le battant.

Lorsqu'une reprise est terminée, le juge accorde une note générale qui découle d'une foule de choses. Peut-on, avec précision, sans réfléchir plus de cinq secondes, donner l'avantage à un boxeur sans crainte de se tromper ? Nous ne le pensons pas.

La boxe a ses règlements définis, des principes établis, mis en pratique, il y a très longtemps, par nos amis britanniques. L'école anglaise a imprégné le continent tout entier de « son » direct du gauche, de ses attitudes dignes telles qu'on les enseigne dans les universités, mais la boxe a, depuis, subi une évolution et l'on se demande si ses bases fondamentales n'auraient pas lieu d'être révisées ? Il est évident qu'il faut s'en tenir à une ligne et, autant que faire se peut, la respecter. Mais les dernières décisions rendues ont été prises à l'encontre des vues d'une écrasante majorité et cela pose un problème. Un coup qui arrive à destination mais qui ne porte pas peut-il avoir la même valeur qu'un coup qui met un pugiliste en difficulté ? Le rapport, à notre avis, n'est pas le même. Un de nos correspondants, et ses raisons sont excellentes, nous expose qu'il ne faut, en aucun cas, dissocier les coups de leur efficacité. Cela paraît acceptable et, partant de là, quatre ou cinq coups efficaces comptent beaucoup plus qu'une dizaine de pichenettes. La boxe, art subtil ou art viril ? Les deux peuvent se concilier. Encore une fois, tout n'est qu'appréciation. Poussons les choses plus loin : Si, pendant tout une reprise (nous exagérons à dessein), un boxeur attaque et que son adversaire se contente d'esquiver ou de bloquer sans prendre un seul coup, à qui, honnêtement, doit-on donner l'avantage ? A celui qui a fait le forcing dans le vide ou à l'autre dont le jeu défensif s'est montré parfait ? Vue de l'esprit, encore que l'attaque soit plus considérée que la défense.

Les arbitres, les juges sont de braves gens dévoués, nous dit-on par ailleurs, mais tous n'ont pas les connaissances indispensables à l'accomplissement de leur tâche. C'est également vrai. Le talent existe chez les arbitres comme chez les boxeurs. On ne peut décemment pas évincer, décourager les bonnes volontés mais une sélection reste à faire. Un officiel de boxe se forme, s'éduque, mais il s'en tient à ce qu'on lui a appris et sa fonction devient vite de l'automatisme. Il apprécie selon les règles et non avec son esprit. Certains arbitres font preuve, et nous leur en rendons bien volontiers acte, d'initiative dans leurs interventions, mais ils demeurent, en d'autres occasions, prisonniers des articles d'un règlement rigide. Il faudrait placer les juges devant leurs responsabilités et rendre public le bulletin de pointage comme cela se pratique dans quelques Etats d'Amérique du Nord.

Un fervent de la boxe nous a écrit que, si trois juges ne suffisaient pas, il faudrait former un jury de dix membres. La solution est hasardeuse, pour le moins. En ce qui nous concerne, nous préférerions supprimer la main-d'œuvre pour laisser la direction du combat et l'appréciation du verdict à un seul homme qui serait, comme dans les championnats, arbitre et juge unique. Si celui-là commet une erreur, il en subira les conséquences et des sanctions pourront être prises, éventuellement, contre lui, par la Fédération.

TROIS BUTS EN QUATRE MINUTES : VALENCIENNES A CRAQUÉ

LYON. — Les joueurs de Nice venaient de rentrer aux vestiaires : ils étaient qualifiés pour les demi-finales; mais, en dépit d'un score de 3-0, leur victoire sur Valenciennes avait été acquise à l'arrachée.

Pourtant, l'ex-avant centre de l'équipe de France, Mario Zatelli, affichait une belle assurance en déclarant :

— Le vent est le pire ennemi du football. Mais nous avons su garder la balle à terre et notre victoire est logique.

La joie du brun Mario était légitime et faisait plaisir à voir. Il avait raison d'incriminer le vent, mais il était loin d'exposer cette mâle assurance, un quart d'heure auparavant, en regardant évoluer laborieusement son équipe sur le terrain de Lyon, où Valenciennes l'avait convié à ce qu'on appelle, en argot cycliste, « à une belle partie de manivelles... »

Les footballeurs de Valenciennes sont connus. Leur style aussi; il n'est pas besoin d'expliquer leurs qualités, leur frappe de balle puissante et leur énergie que rien ne décourage. Il n'est donc pas difficile d'imaginer quel rythme ils ont imposé aux joueurs azuréens, supérieurs en technique, mais incapables d'organiser leur jeu, fin et subtil, sur un terrain balayé par les rafales d'un vent soufflant en bourrasque.

De l'un de nos envoyés spéciaux
GUY CHAMPAGNE

Heureusement pour Nice, les attaquants nordistes Sboralski, Rozé, Weichert, Verdeal manquèrent de précision dans leurs shots. Sinon, Domingo fut allé ramasser la balle dans ses filets avant la mi-temps.

Ils ont coûté le match à leur équipe et, quand vint enfin la contre-offensive de Nice, la défense de Valenciennes, jusqu'alors intraitable, craqua brusquement.

Un tir de Carré, consécutif à une mêlée devant Wittowski (79e minute), un shot plongeant de Belver (80e), un tir foudroyant de Courteaux (83e), et le match était joué, gagné indiscutablement par Nice, retrouvé à l'instant où ses fidèles supporters eux-mêmes commençaient à douter...

Valenciennes s'était usé à dominer sans résultat. Le cran et le courage de Pazur, Blazyk, Gaillard, Lemaitre et Abautret, les Nordistes les plus en vue, n'avaient pas payé.

Carré, Bonifaci et Domingo, qui réussit des arrêts de valeur en première mi-temps, furent à la base de la victoire de Nice.

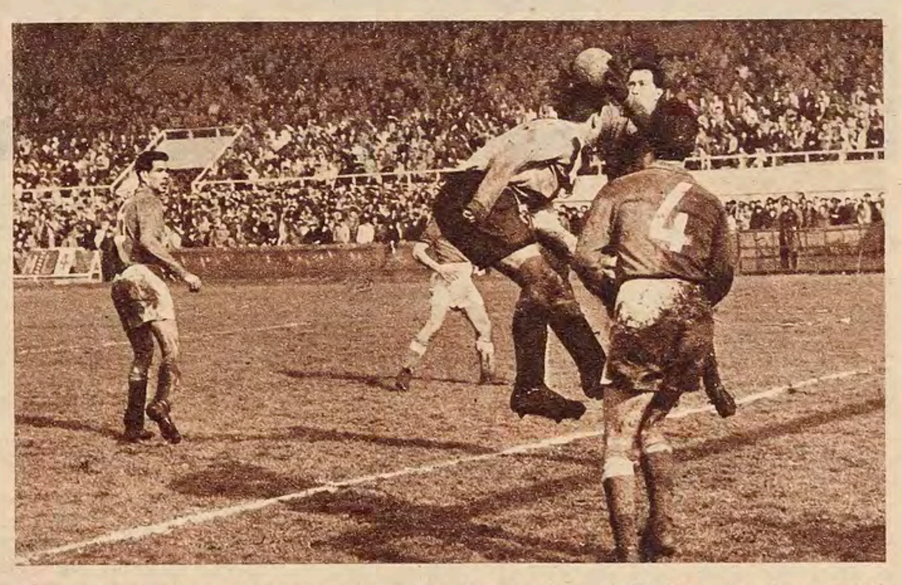
NICE - VALENCIENNES (3-0). Pendant 80 minutes, Valenciennes tint les Niçois en échec. Puis, sa défense flancha brusquement. Désir Carré, capitaine des « Aiglons », a shooté malgré l'opposition de Pazur et Blazyk, et marque le premier but. A g. : Rozé et Wittowski. Au centre : Bengtsson.

★

Sur un tir plongeant du demi niçois Belver, Wittowski s'est laissé surprendre et touche en vain sa barre transversale, devant, de g. à dr. : Courteaux, Gaillard et Bengtsson. C'est le second des trois buts réussis par les Azuréens en quatre minutes. Les finalistes de l'an passé sont éliminés !...

LILLE SANS DISCUSSION, EN GRANDE ÉQUIPE, SURE

LILLE-MONACO (4-0), à Bordeaux. Monaco, dominé par le onze lillois, fut réduit à procéder par contre-attaques. Dubreucq va dégager une balle qui avait lobé Prévost. Au centre : Rabstejlek et Emmanueli.



Germain, goal de Monaco, fut souvent mis à contribution par les avants lillois. Il bloque le balon devant Strappe. A g.: Pordié. A dr.: Emmanueli.

Val, goal lillois, va dégager au pied le ballon que Conti s'apprêtait à transmettre. A dr.: l'arrière lillois Van Cappelen se trouve en dehors du terrain.

D'UN SEUL COUP !

La défense de Nice est alertée. Domingo, ramassé sur lui-même, va s'emparer du ballon dont Firoud (2) avait manqué la reprise. Au centre : Poitevin. Au fond : Gonzalès.

Domingo, sorti avec à-propos de ses buts, bloque le ballon devant le Valenciennois Goffart, qui avait pris de vitesse le Sud-Américain de Nice, Gonzalès. Au centre : Weichert.

D'ELLE-MÊME...

BORDEAUX. — Si, pour ce quart de finale Monaco-Lille, le public (en principe) était neutre, le temps, lui, fut d'une révoltante partialité. Ce n'était pas à Bordeaux l'azur monégasque, mais le gris de fer du ciel du Nord. Et, au moment du coup d'envoi, les outres noirâtres charriées par le vent crevèrent et déversèrent sur le terrain des cataractes de pluie et de grêle.

Le public bordelais, sans se désintéresser complètement de ce match, ne vint pas très nombreux. Un voisin, à mes côtés, résuma la situation :

— Ce n'est pas le football qu'aiment les Bordelais... Ce sont les Girondins.

De notre correspondant particulier
ANDRÉ DUCOS

Effectivement, quand les Girondins se sont distingués le dimanche précédent, on ne place pas une épingle dans le grand stade, trop petit. Mais, quand ils ont perdu, on ne se bouscule pas dans les tribunes. Bien entendu, le public, malgré sa neutralité, fut d'entrée pour Monaco, d'abord parce que les Monégasques jouent en deuxième division, mais aussi et surtout parce que l'équipe de Schwartz avait battu le Racing. Une chose qui compte à Bordeaux !

On vit pourtant du grand, du très grand Lille. S'adaptant mieux au terrain, supérieurs d'une classe, les Lillois dominèrent le débat à leur guise et, déjà au repos, menaient par trois buts à zéro, réussis aux 10e, 33e et 43e minutes par Walter (deux fois) et Jansen. La cause à mi-combat était déjà entendue.

Un quatrième but, vraiment splendide, de Baratte (80e minute) porta le coup de grâce à une équipe monégasque qui, si elle n'était pas de taille, ne faisait également pas le poids.

Lille a gagné sans discussion possible en très grande équipe, sûre d'elle-même. Sa technique parfaite fit l'admiration des connaisseurs. Si la défense fut peu à l'ouvrage, vu l'incohérence des joueurs de Monaco, par contre l'attaque lilloise, supérieurement épaulée par une ligne de demis très en verve, fit merveille. Dubreucq, Sommerlynk, Jansen, Baratte, Strappe, Vincent et Walter furent les meilleurs. A Monaco, seuls Germain, Emmanuelli et Conti en attaque, ont droit aux éloges.

En coulisse, avant le coup d'envoi, on parlait d'une très grosse prime offerte par leur prince aux Monégasques s'ils triomphaient. Les Azuréens, certes, jouèrent avec beaucoup d'ardeur, mais cette ardeur brouillonne, décousue, un peu folle, ne fut guère payante et contrasta avec le calme olympien, le jeu précis et efficace de l'équipe lilloise, nettement supérieure. Il n'y eut vraiment qu'une équipe, celle de Lille, sur le terrain bordelais.

Le Grand Prix de Marseille réunissait un bon nombre des meilleurs routiers de la saison passée. Couru par un temps froid et pluvieux, l'épreuve fut meurtrière. Avant l'attaque des petits cols des Basses-Alpes, les coureurs sont groupés.

A MARSEILLE, UNE CHUTE DE DOLHATS A ÉVITÉ UN SPRINT A ROBERT DESBATS

Sur une route rendue glissante par la pluie, cinq hommes se sont enfuis, avant l'escalade du Pailladou : Renaud mène devant Berton, Barbotin et Géminiani.

A Aubagne, Dolhats et Desbats avaient faussé compagnie aux leaders. Tandis que le Basque tombait, Desbats terminait victorieusement (Tél. tr. de Marseille).

MARSEILLE. — Pas de soleil en Provence, temps froid, pluie glaciale : 210 kilomètres de routes accidentées avaient préparé les coureurs du Grand Prix de Marseille à la décision du Pailladou. Le juge de paix provençal assuma le rôle qu'on attendait de lui. Dolhats, le champion aux gros mollets, l'attaquant en tête, provoqua la cassure. Louison Bobet tenta de le suivre, mais ses muscles durcis ne répondirent pas avec la même facilité qu'il y a huit jours dans le Grand Prix de Cannes. Le champion de France fut débordé par Molineris, Sforacchi, les Azuréens Rotta, Dalbera, Gil et le Bordelais Robert Desbats.

Cette fois, la course se jouait sans lui. Geminiani, Barbotin, Vietto, Rémy renonçaient, eux aussi, pour la même raison.

par **André COSTES**

D'autres, dont Robic, Darrigade, transis, devaient laisser s'enfuir un peloton demeuré compact malgré d'incessants coups de boutoir portés surtout par les frères Canavèse et Berton.

Cependant, la route glissante, dangereuse, les rails, les pavés, les caniveaux des trente-cinq derniers kilomètres ne devaient pas permettre à chacun des sept rescapés de jouer sa chance jusqu'au bout.

Molineris, en tête au sommet du Pailladou, avec Dalbera, tombait, ainsi que Rotta un peu plus loin. Sforacchi et Gil se laissaient distancer dans la descente. Sur les pavés d'Aubagne, il ne restait que Dolhats et Desbats.

Tous deux avaient constamment fait la course à l'avant.

Desbats avait même roulé seul en tête, sous la pluie, dans la vallée de la Durance, en descendant de Manosque. Ces deux champions étaient bien à leur place et l'on pensait que la victoire allait se décider au sprint quand, dans un virage, le maillot rouge de Dolhats s'abattit lourdement. L'épreuve n'avait plus à choisir son vainqueur : Robert Desbats, fatigué, maculé de boue, pénétrait seul sur le vélodrome marseillais et gagnait sans lutte, si l'on peut dire, car il n'y eut qu'un sprint, d'issue incertaine, qui lui fut épargné.

La course se terminait en hécatombe. Les plus adroits se tirèrent d'affaire dans les dernières difficultés : Sciardis, Renaud, Viola et Marinelli, que nous avions cherché tout le jour dans le peloton, apparaissaient alors et venaient à point nommé démontrer leur bonne condition.

Louison Bobet, pour ne pas passer inaperçu, vint battre le peloton dans un sprint remarquable. En huitième position aux deux cents mètres, il remonta tous ses rivaux, et non des moins véloces, puisque Chupin, Maurice Diot, Collinelli, Rémy s'inclinèrent devant lui.

« J'ai failli abandonner sous la pluie glaciale, nous confia Louison. Je ne voulais pas compromettre Milan-San Remo. En fin de course, cependant, j'avais retrouvé tous mes moyens. Je me sens prêt pour la classique italienne. »

GRAND PRIX DE MARSEILLE
1er Robert DESBATS
sur cycle
MERCIER
monté avec Pneus HUTCHINSON
Dérailleur LE SIMPLEX
Chaines YELLOREX, tubes RUBIS
Cycles MERCIER, 60, rue Gutenberg, SAINT-ETIENNE

Vitetta (à dr.), qui avait pris le maillot blanc de leader, surveilla toutes les échappées dangereures jusqu'à Alger. Dans la côte de Castiglione, il contrôle l'action des fuyards emmenés par Derijcke.

Redolfi enleva la dernière étape, battant, sur la piste d'Alger, Baffert (à gauche) et Dolhats.

M. Léonard, gouverneur général d'Algérie, félicite Vitetta et Zélasco (à dr.), 1er des Nord-Africains.

VITETTA A CONSERVÉ JUSQU'AU BOUT DU TOUR D'ALGÉRIE, LE MAILLOT BLANC DU LEADER

De notre correspondant particulier **Emile CAMBRON**

Le tour d'honneur de Vitetta, 1er du Tour d'Algérie.

ALGER. — Après les étapes d'Oranie, qui avaient permis à Vitetta de s'emparer du maillot blanc du leader, on attendait beaucoup des deux dernières étapes, qui devaient permettre aux grimpeurs de livrer l'assaut dans les cols de Kabylie. La bataille eut bien lieu, mais, si elle confirma, comme prévu, les qualités de Dotto, Zelasco et Meunier, elle ne put être décisive. Tout au plus permit-elle aux attaquants de mettre à profit une crevaison fort inopportune de Vitetta pour rassembler les leaders de la course en quelques secondes. Restait la dernière tranche du parcours longue de 273 kilomètres. Elle fut sans effet, Vitetta et ses co-équipiers, Zelasco et les siens exerçant une étroite surveillance, le premier sur Dotto et Meunier, pour le maillot blanc, le second sur Kebaili, pour le titre de premier Nord-Africain.

Il restait aux Mercier, Redolfi en tête, de s'ingénier à remporter l'étape, succès partiel, qui les consola de leur échec final.

Comme le précédent, ce Tour d'Algérie fut trop long, surtout pour un début de saison, ce qui explique en partie les abandons de Barbotin, les frères Lazaridès, Lévêque, en particulier.

L'épreuve, par contre, n'était pas assez dure pour Dotto. Ses qualités de grimpeur n'ont pu s'épanouir et il l'a regretté, comme nous l'avons déploré.

Il est bon, maintenant, de vanter les mérites du vainqueur. Vitetta fut d'une grande régularité et Ludovic Feuillet, son directeur sportif, sut habilement le conseiller.

Le Belge Derijcke fit grosse impression dans la montagne kabyle. Il eût certainement pu aspirer à une meilleure place que celle de sixième, s'il ne s'était volontiers sacrifié pour Vitetta.

Du côté nord-africain, une seule révélation : celle du jeune Massip, qu'il sera intéressant de voir à l'œuvre sur les routes de France.

CLASSEMENT

1. Vitetta, les 2.193 km en 60 h. 49' 42'', sur bicyclette Alcyon, pneus Dunlop (moyenne horaire : 36 km 520); 2. Dotto, 60 h. 50' 13''; 3. Meunier, 60 h. 50' 25''; 4. Baldassari, 60 h. 55' 15''; 5. Darrigade, 60 h. 56' 5''; 6. Derijcke, 60 h. 56' 11''; 7. Zelasco, 60 h. 58' 57'' (1er Nord-Africain); 8. Kebaili, 61 h. 24''; 9. Baffert, 61 h. 1' 24''; 10. Brulé, 61 h. 1' 59'; 11. Decaux, 61 h. 4' 2''; 12. Huber, 61 h. 13' 19''; 13. Guégan, 61 h. 14' 34''; 14. Volpi, 61 h. 20' 16''; 15. Pontet, 61 h. 29' 26''; 16. Dolhats, 61 h. 29' 30''; 17. Quentin, 61 h. 32' 37''; 18. Cieleska, 61 h. 40' 43''; 19. Charroin, 61 h. 40' 48''; 20. Telotte, 61 h. 47' 31'', etc...

TOUR D'ALGÉRIE

CLASSEMENT GENERAL FINAL

1er VITETTA

sur bicyclette

ALCYON

munie de boyaux DUNLOP

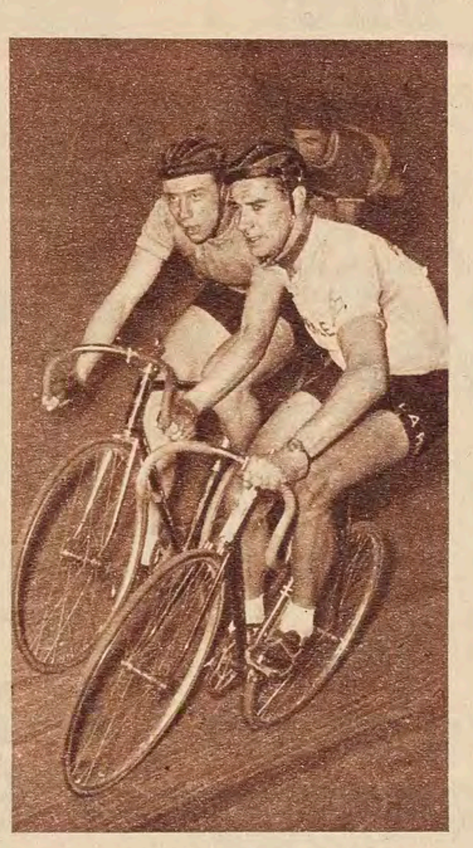
Cette victoire est le résultat d'une fabrication consciencieuse avant tout

T.E.B. 81, av. de la Grande-Armée PARIS (17e)

STANDA 31, av. de la République PARIS (11e)

AGENTS PARTOUT

UN ARTICLE EXCLUSIF



Koblet, par la force des choses, utilisa trois équipiers. Après Bevilacqua et L. Hoermann, il fut associé à Gillen et tous deux prirent la 5e place.

LES "TRAINS" LES 6 JOURS DES GRANDES

LE succès des Six-Jours 1952 est l'aboutissement logique d'une saison hivernale assez brillante. Par trois fois, le Vel'd'Hiv' a refusé du monde : en novembre, avec Franco-Italie de basket, en janvier, avec l'américaine de trois heures, et le 3 mars, avec le super-omnium international. Etre parvenu à faire revenir le public aux réunions cyclistes est ma meilleure récompense.

Les Six-Jours ont pris un bon départ pour leur renouveau. Dans cette épreuve, le spectacle doit être assuré par le sport. Je pense avoir réussi, puisque les spectateurs ne se sont pas ennuyés une seconde.

Pour les Six-Jours, j'ai besoin d'hommes de classe, forts et en bonne santé. Pour moi, il n'y a pas de routiers ou de pistards, mais des coureurs capables de briller sur tous les terrains : c'est-à-dire gagner aussi bien Paris-Roubaix, le Tour qu'une américaine, un omnium ou un Six-Jours. Ces hommes ont existé : Linari, Olmo, Guerra, Girardengo, Leducq, Charles Pélissier, Archambaud, Roger Lapébie, par exemple.

Il en existe encore, mais moins nombreux : Coppi, Koblet, Van Steenbergen, Bobet, Peters, Schulte, Carrara, Lapébie, Goussot.

RENÉ MELLIX A ÉTABLI CES COMPARAISONS ENTRE

Goullet - Fogler : 816. km. 830 de plus que

En 38 : une prime de 25.000 francs (616.250

NOUS estimons intéressant d'établir un tableau de comparaisons entre les Six-Jours d'autrefois et ceux qui viennent de se terminer sur un gros succès populaire et financier :

KILOMETRAGE

● **LE PLUS FORT** : 4.467 km. 580, par Goullet-Fogler, en 1913.

● **LE PLUS FAIBLE** : 3.191 km. 150, par Emile Aerts-Mac Namara, en 1927.

● **DISTANCE 1952** : 3.650 km. 750, par Bruneel-Van Steenbergen.

Ainsi, en 1913, Goullet-Fogler auraient battu les vainqueurs 1952 de 816 km. 830, soit 3.267 tours du Vel' d'Hiv' (250 mètres) plus 80 mètres.

LES PRIMES

● **LA PLUS GROSSE EN UN SEUL SPRINT 1952** : 300.000 fr.

● **LA PLUS GROSSE PRIME EN 1938** : 25.000 francs, soit, au coefficient actuel, 616.250 francs.

● **LES PLUS IMPORTANTS DONATEURS 1952** : Deux firmes à 500.000 fr. chacune.

● **LES PLUS IMPORTANTES DONATRICES** :

En 1933, Rita George, amie de Stavisky : 100.000 francs, soit 2.500.000 des francs 1952.

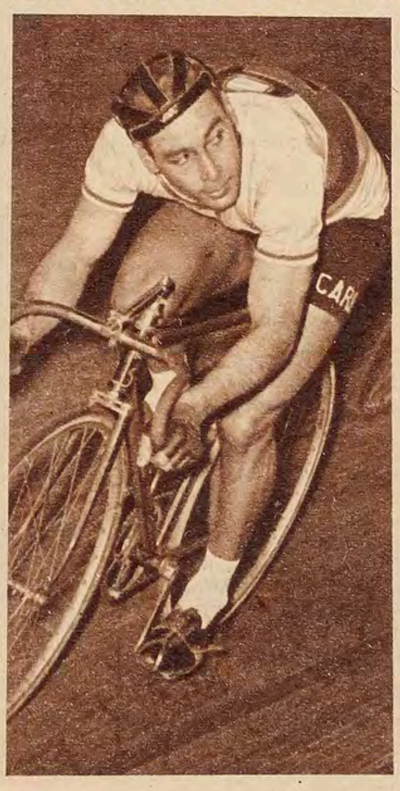
Yvette Laurent, reine en 1930, 31 et 32, a versé au total 250.000 fr., soit 6.250.000 francs actuels.

Avant la guerre 1939-40, les primes étaient reçues à l'intérieur du Vel' d'Hiv', alors que maintenant ce sont des primes publicitaires, recueillies avant les Six-Jours par Georges Berretrot.

● **TOTAL DES PRIMES 1952** : 5 millions de francs.

● **TOTAL DES PRIMES 1938** : 400.000 francs, soit au coefficient 24,65 : 9.860.000 francs.

LA CHUTE DE "MILO" CARRARA A MIS



Milo Carrara, l'un des concurrents les plus en vue des Six-Jours, fut en proie à la défaillance au moment crucial.

A bout de forces, complètement épuisé, il s'écroula sur la piste et resta immobile, couché sur le côté. On relève Carrara meurtri.

D'ANDRÉ MOUTON, DIRECTEUR DU VÉLODROME D'HIVER

DÉRAILLERONT EN 53, DANS DE PARIS, AVEC L'APPOINT VEDETTES INTERNATIONALES

Le cyclisme, il ne faut pas l'oublier, a souffert terriblement de la dernière guerre et surtout de l'occupation. Les jeunes ne venaient pas à lui par manque de matériel et, lorsqu'ils en trouvaient, leurs moyens financiers ne leur permettaient pas de l'acheter. C'est pourquoi le lot ne s'est pas renouvelé aussi vite qu'avant guerre.

Mais, depuis deux ou trois ans, les jeunes reviennent. Ils ont trouvé ce qui leur était nécessaire. Une politique s'imposait : j'ai aidé les clubs en demandant à l'administration du Vel'd'Hiv' d'utiliser la salle le samedi.

Pour ces réunions, nous avons eu jusqu'à huit cents jeunes, qui sont peut-être les champions de demain : Michel, Decaux, Andrieux, Brugerolles, Piaza, Maitre-Renaud, etc.

Je continuerai dans cette voie. Ainsi, le 23, pour l'arrivée du Critérium National, au Parc des Princes, au lieu de présenter des coureurs qu'on voit trop souvent, j'ai monté un omnium avec Lerda, Andrieux, Michel, Plaza, Maitre-Renaud et un sixième homme à désigner.

Dans un ou deux ans, je pourrai aligner au départ des Six-Jours dix-huit équipes, parmi lesquelles les deux tiers ou les trois quarts pourront prétendre à la victoire, comme ce fut le cas à la belle époque de l'épreuve, en 1927-1928, quand j'ai débuté.

A ce moment seulement, le cyclisme sur piste aura repris sa place : les anciens auront leur métier pour eux, les jeunes la force et la santé.

LES CHASSES RAPIDES SONT EPUISANTES

Je suis très content du déroulement des derniers Six-Jours. Les coureurs ont travaillé sérieusement. « Les chasses ne furent pas assez longues », assurent certains.

A mon avis, il vaut mieux avoir des chasses rapides (60 à l'heure), qui vident les hommes que de voir les coureurs tourner au train à 40 à l'heure. Notre ère est celle de la vitesse; les chasses sont dans la note.

Cette année, la sélection s'est opérée à coups de pédales sur la piste. Les plus forts ont triomphé. Coppi, débutant, ne pouvait mieux faire; Kobiet, avec le métier, sera peut-être à égalité avec Schulte, Bruneel, Van Steenbergen, l'an prochain.

Croyez-moi, les Six-Jours de Paris sont les plus beaux, les plus sévères. La victoire est revenue à des hommes de grande classe que l'on n'a pas encore vus en Allemagne.

UN LOT TRES RELEVE

On parle de « trains » bleu, jaune, tricolore, que sais-je encore ? Je ne veux pas les connaître, car je n'ai jamais fait de combines. Si ces « trains » existent, ils disparaîtront par l'engagement des grandes vedettes.

Le succès de cette année facilite ma tâche pour composer mon affiche 1953. Je réunirai un lot superbe : le gratin du cyclisme international. J'espère avoir la participation de quatre Italiens de premier plan : Coppi, Magni, Petrucci, Terruzzi.

Les exemples fournis par Van Steenbergen, Coppi, Koblet doivent décider Louison Bobet à disputer les Six-Jours.

Charles Pélissier m'a souvent dit : « Je préfère courir le « Tour » que les Six-Jours ». Il avait raison. Cette épreuve n'est pas une amusette. Chaque jour, le six-dayman s'anémie un peu plus. Il n'est jamais tranquille et vit toujours sur les nerfs. Même avec l'estomac chargé, il lui faut participer à la chasse. Sur la route, c'est différent. il y a surtout l'air.

Les Six-Jours 1953 auront lieu du jeudi au mercredi. Le règlement restera le même : 145 heures de course. Il n'est pas question de « meubler » les heures creuses, comme certains le suggèrent. Les coureurs sont payés pour se battre à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit et de leur tenue dépend le succès des Six-Jours.

Monty

HIER ET AUJOURD'HUI :

Bruneel-V.Steenbergen

de nos francs 1952)

LES CONTRATS

● LES COUREURS LES PLUS PAYES : Mac Namara (1927), Linari, Girardengo (1929) : 40.000 fr., soit 1.200.000 francs 1952.

● LE COUREUR LE PLUS CHER EN 1952 : Fausto Coppi, 3 millions.

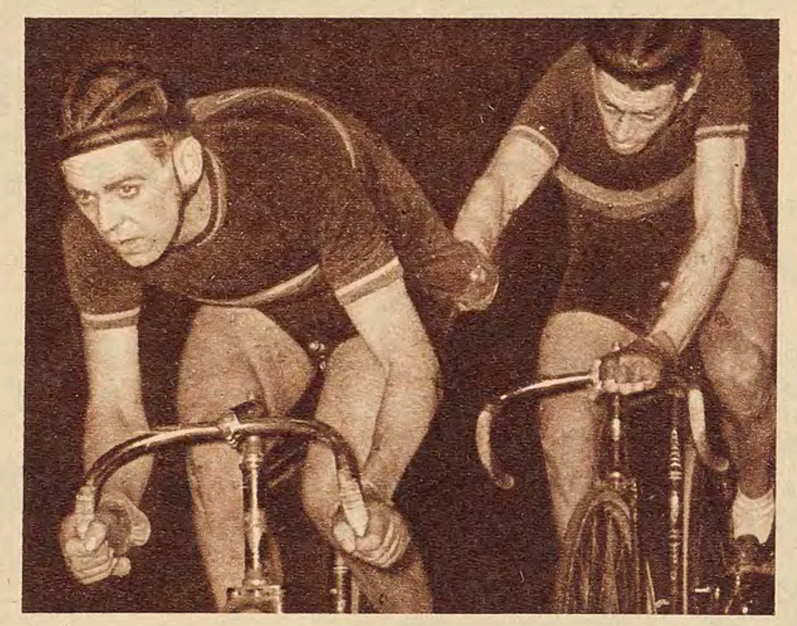
LES RECETTES

En 1951 : 27 millions.
En 1952 : 47 millions.

LES ENTREES PAYANTES

En 1938 : 111.000 (record).
En 1951 : 76.000.
En 1952 : 106.000.

De ce tableau, il ressort qu'avant guerre le montant des primes était nettement plus élevé que cette année.



En pleine chasse, dans les dernières heures, Bruneel pousse vigoureusement son coéquipier Van Steenbergen à la conquête d'un tour.

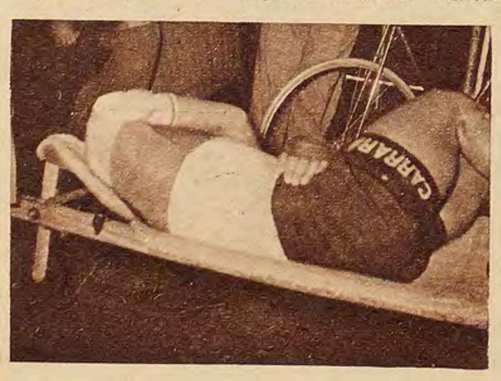
Schulte, qui avait fait une lourde chute la veille de l'arrivée, dut subir une séance de rayons à l'infirmerie pour soulager sa douleur.

Bier épaulé par le spécialiste brillant qu'est Terruzzi, Fausto Coppi termina ses premiers Six-Jours à la quatrième place.

Le coup de pistolet final a claqué et, avant d'effectuer leur tour d'honneur, « Rik » (à dr.) et Achille Bruneel font toilette.

LE CAMPEMENT EN ÉMOI DURANT LA DERNIÈRE HEURE DES 6 JOURS

Le coéquipier de Guy Lapébie est emmené sur une civière vers l'infirmerie où il sera soigné. Il souffre et porte le masque de l'athlète vaincu.



Sévèrement touché, il se plaint et se tient le côté en attendant qu'on lui prodigue les soins qui lui permettront peut-être de reprendre la piste.

En dépit d'un repos, il n'a pu remonter en selle et a dû abandonner. Guy Lapébie fut « retiré » de la course. Le public leur a réclamé un tour d'honneur.

Les lampions sont éteints. Carrara a renoncé à son beau rêve et, soutenu par ses soigneurs, quitte le Vel'd'Hiv'.

But CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

Directeur : Gaston BÉNAC
Rédacteur en Chef : Félix LÉVITAN

★

Tarif des abonnements
Ordinaires : 3 mois : 350 fr.
— 6 mois : 700 fr.
— 1 an : 1.400 fr.

Abonn. : 100, r. de Richelieu, Paris-2e.

★

Utiliser, pour verser le montant de votre abonnement, le C.C.P. de « But et Club-Le Miroir des Sports » : 5.390.08 Paris.

★

Directeurs-Gérants :
MM. VERRIERE et MASSOT
124, rue Réaumur, PARIS
Téléph. : GUT. 75-20 et la suite

SUZE

GENTIANE

Allô ! Allô !
GONDOLO
le biscuit qu'il vous faut !
GONDOLO, le biscuit du sportif !

VEDETTE BOUDUR
POINTES INÉBRANLABLES
et en 51 la foot 11 légère
CHAUSSURES
MERCIER
et en Rugby la pipet but de Puig Aubert
50 ans au service du sport

AVIATION MAGAZINE

★

La description technique de l'avion français de servitude :
Max Holste 152

★

L'essai en vol de l'avion-laboratoire :
Fouga Gemeaux

Envoi contre remboursement ou mandat joint à la commande. Echange admis.

C 18	Homme, trotteuse centrale	4.885
H 18	Dame, verre optique	3.485
A 18	Chronographe, 17 rub., anti-magnétiq.	10.950
J 18	Le même, en plaqué or	14.500
L 18	Homme, étanche luxe, petite trotteuse	2.997

SOCIÉTÉ D'HORLOGERIE DU DOUBS
106, RUE LAFAYETTE — PARIS

LANGLOIS MALMÈNE L'AMÉRICAIN BURTON

Le champion de France des welters, Pierre Langlois, a bien débuté aux U.S.A. Mardi dernier, à Providence, il a dominé aisément Phil Burton (à g.), qui paraît en difficulté sur une attaque.

SBORALSKI SHOOTE MAIS SANS SUCCÈS

Les Niçois connurent des moments difficiles en 1re mi-temps. Ils ne semblent pas rassurés devant le tir de Sboralski. De g. à dr.: Bengtsson, Fedini, Belver, Firoud, Bonifaci et Sboralski.

LE GOAL LILLOIS VAL A TOUT ARRÊTÉ

Le portier de Lille, Val, n'eut pas énormément de travail contre Monaco, mais il intervint avec autorité chaque fois qu'il en eut l'occasion et ne laissa rien passer. Il capte une balle haute devant l'inter monégasque Rabstejelk. Prévost et Van der Hart étaient prêts à l'épauler. A droite : l'ailier gauche Habera s'apprêtait à soutenir son coéquipier (Photo de notre env. sp. R. Covo).

UNE BELLE TÊTE DE SCHIRCHIN

Poings fermés, visage crispé, le demi centre de Rouen, Schirschin, a sauté, et dégage de la tête, malgré la charge du Sochalien Montagnoli (masqué). Au premier plan : Bruat, qui ne parvint pas à marquer.